

Chapitre I



LA BERGE

M• TAUPE AVAIT TRAVAILLÉ TRÈS DUR toute la matinée pour le grand nettoyage de printemps de son petit logis. D'abord avec des balais et des torchons ; puis, grimpé sur des escabeaux, des marches et des chaises, avec une brosse et un seau rempli de blanc de chaux, tant et si bien qu'il avait de la poussière plein les yeux et la gorge, des éclaboussures de neige sur son pelage noir, les bras rompus de fatigue et le dos douloureux. Le printemps se répandait, dans l'air au-dessus de sa tête, dans les entrailles de la terre et tout autour de lui, introduisant dans son humble et sombre petite demeure le génie de la rébellion et de la nostalgie. Aussi n'y eut-il rien d'étonnant à voir M. Taupe jeter soudain sa brosse à terre en s'écriant : « Ah ! et puis zut et flûte ! Au diable le nettoyage ! » et décamper sans même se soucier d'enfiler son manteau. Il se sentait appelé au-dehors par une force irrésistible. Il s'engagea dans une galerie, elle était étroite et petite, à la différence de la grande allée gravillonnée dont jouissaient les bêtes gîtant plus près du soleil et du grand air. Il se mit donc à gratter, à racler, à creuser et à ronger, puis il rerongea, regratta, reracla et recreusa, faisant travailler activement ses petites pattes tout en se marmonnant à lui-même : « On monte ! on monte ! » jusqu'à ce que tout d'un coup, hop ! voilà son museau en plein soleil, M. Taupe se retrouva roulant sur l'herbe chaude d'une vaste prairie.

« Ah, comme c'est bon ! se dit-il. C'est tout de même plus agréable que de badigeonner des murs ! » Une brise légère caressait son front brûlant, mais les rayons du soleil lui cuisaient le pelage et le joyeux gazouillis des oiseaux résonnait à ses oreilles engourdies par des mois de vie souterraine comme un horrible tintamarre.

Cambadant aussitôt sur ses quatre pattes, tout à la joie de vivre et au ravissement d'un printemps qui ne s'accompagnait pas d'un nettoyage, il poursuivit son chemin à travers la prairie jusqu'à la haie qui la bordait.

– Halte-là ! s'écria un lapin d'âge respectable qui en gardait l'une des brèches. C'est six pence pour le privilège d'emprunter un sentier privé.

En un clin d'œil, l' impatient M. Taupe culbuta cet individu négligeable et continua sa route en trotinant tout en toisant d'un air narquois les autres lapins qui s'étaient précipités hors de leurs trous pour voir de quoi il retournait.

– Sauce chasseur ! Sauce chasseur ! leur cria-t-il d'un air moqueur, avant de filer sans leur laisser le temps de trouver une repartie.

Et tous de grommeler : « Quel idiot tu fais ! Pourquoi n'avoir rien dit ? – Et toi ? Pourquoi n'avoir pipé mot ? – Tu aurais pu lui rappeler... », et ainsi de suite. Mais bien sûr il était déjà trop tard, il aurait fallu partir à point.

Cela semblait presque trop beau pour être vrai. M. Taupe, tout à son affaire, déambulait dans les prés, le long des haies, à travers les bosquets, découvrait partout des oiseaux nichant, des fleurs à peine écloses, des feuilles qui poussent. Tout renaissait, tout respirait la joie et l'entrain. Et au lieu d'être tourmenté par sa mauvaise conscience qui lui soufflerait : « Badigeon », il ne pouvait s'empêcher de se dire combien il avait de la chance d'être le seul flâneur au milieu de tous ces êtres affairés. Après tout, ce qu'il y a de plus agréable quand on est en congé, ce n'est pas tant de se reposer soi-même que de regarder les autres travailler.

Il n'imaginait pas de bonheur plus complet que celui d'errer comme cela à l'aventure quand tout à coup il s'arrêta devant une rivière. Il n'avait de sa vie jamais vu de cours d'eau – espèce de gros animal luisant et sinueux toujours en fuite, gloussant, se saisissant de choses avec un glouglou et les recrachant un peu plus loin dans un gargouillis, pour se jeter aussitôt sur d'autres camarades de jeu qui se libéraient en s'ébrouant de son emprise pour se retrouver de nouveau captifs. Là, tout n'était que tremblements et frissonnements, lueurs et étincelles, bruissements et remous, chuchotements et bouillonnements. M. Taupe en resta ensorcelé, transporté, fasciné. Il se mit à trotter le long de la rivière comme un petit enfant trottine au côté d'un adulte qui l'envoûte par des histoires passionnantes ; et quand, enfin, las, il s'assit sur la berge, la rivière continua à lui susurrer les plus belles histoires du monde, venues des entrailles mêmes de la terre et qu'elle irait ensuite répéter à la mer insatiable.

Tandis qu'il était assis sur l'herbe, il aperçut sur la rive opposée un trou sombre, juste au-dessus du niveau de l'eau et il se surprit à rêver à l'abri douillet que cela pourrait faire pour un animal aux goûts simples comme les siens et sachant apprécier un coquet pied-à-terre, à l'écart des inondations et qui plus est loin du bruit et de la poussière. Il remarqua alors tout au fond du trou quelque chose de minuscule

qui semblait scintiller puis s'évanouissait avant de jeter de nouveaux éclats comme une toute petite étoile. Une étoile en un tel endroit, c'était invraisemblable, et elle était trop brillante et trop petite pour qu'il pût s'agir d'un ver luisant. Alors, comme il y fixait son regard, elle se mit à clignoter et se révéla être un œil. Et une petite figure commença à se dessiner autour de cet œil un peu comme un cadre entourant un tableau.

Une petite figure brunâtre avec des moustaches.

Une figure ronde et grave avec le même clignotement dans l'œil qui avait d'abord attiré son attention.

De jolies petites oreilles et des poils drus et soyeux.

C'était M. Rat d'eau !

Les deux animaux se dressèrent alors sur leur séant et s'examinèrent avec circonspection.

– Bonjour, Taupe ! dit M. Rat d'eau.

– Bonjour, Rat ! dit M. Taupe.

– Voudriez-vous venir jusqu'à moi ? demanda M. Rat.

– Ce n'est pas aussi simple que vous le dites, maugréa M. Taupe, peu familier de la rivière et de la vie qu'on mène dans son courant et sur ses berges.

M. Rat se baissa, dénoua une corde et s'en saisit sans dire un mot ; puis il sauta avec souplesse dans une petite barque que M. Taupe n'avait pas remarquée. Elle était peinte en bleu à l'extérieur et en blanc à l'intérieur, et pouvait juste contenir deux animaux. M. Taupe la trouva immédiatement à son goût bien qu'il ne sût pas encore très bien à quoi elle pouvait servir.

M. Rat traversa promptement la rivière avec la barque et l'amarra à l'autre rive, puis il tendit sa patte de devant à M. Taupe, qui avançait vers lui avec précaution.

– Tenez-vous bien à moi, n'ayez pas peur, dit-il. Et maintenant, sautez !

Et M. Taupe, ravi et surpris, se retrouva assis à l'arrière d'un vrai bateau.

– Quelle journée splendide ! s'écria-t-il tandis que M. Rat s'éloignait de la rive à coups d'aviron. Savez-vous que c'est la première fois de ma vie que je monte dans un bateau ?

– Comment ! s'exclama M. Rat, bouche bée. Vous n'avez jamais... Comment donc est-ce possible ? Ça alors, mais d'où sortez-vous ?

– Est-ce donc si merveilleux ? interrogea timidement M. Taupe qui, renversé sur son siège, bercé par les mouvements de la barque, tout à la contemplation des coussins, des avirons, des toletières et autres accessoires qui le fascinaient, ne demandait qu'à le croire.

– Merveilleux ? Mais je ne connais rien de tel, dit M. Rat d'un ton solennel, tout en se penchant sur ses avirons. Croyez-moi, mon jeune ami, il n'y a rien de plus délicieux au monde, mais absolument rien, vous m'entendez, que de traîner de



cette façon, ajouta-t-il en rêvassant, simplement de traîner dans une barque... de traîner...

– Regardez devant vous, Rat ! s'écria brusquement M. Taupe.

Trop tard. La barque heurta la berge de front, et le rêveur, le joyeux rameur, se retrouva les quatre pattes en l'air à l'arrière du bateau.

– ... de traîner dans un bateau ou de faire l'imbécile avec, reprit M. Rat avec un calme imperturbable en se relevant et en riant avec bonne humeur. À l'intérieur ou à l'extérieur du bateau, peu importe. Ce qu'il y a de bien avec ça, c'est que rien ne prête à conséquence. Qu'on s'éloigne ou qu'on reste ; qu'on arrive à destination ou qu'on se retrouve ailleurs ; ou même qu'on n'arrive nulle part, peu importe, on est toujours occupé et pourtant on ne fait rien de précis ; et quand on en a fini avec une chose, il y a toujours autre chose à faire, qu'on peut faire si l'on veut, mais autant s'abstenir. Tenez, si vous n'avez rien prévu ce matin, est-ce que ça vous dirait de descendre la rivière avec moi et comme ça de nous en payer une bonne tranche, hein ?

M. Taupe frétille des orteils de pur bonheur, gonfla sa poitrine d'un soupir d'aise et se renversa en arrière comme un bienheureux sur les coussins moelleux.

– C'est une journée à marquer d'une pierre blanche pour moi ! s'exclama-t-il. Partons tout de suite.

– Attendez-moi là un instant et tenez-vous bien, recommanda M. Rat qui amarra sa barque à l'anneau de son débarcadère, grimpa jusqu'à son abri, et reparut au bout d'un moment, vacillant sous le poids d'un énorme panier de pique-nique. Fourrez ça sous vos pieds, dit-il à M. Taupe en le lui tendant.

Puis il détacha la corde d'amarrage et reprit les avirons.

– Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demanda M. Taupe en se tortillant de curiosité.

– Il y a du poulet froid de la langue froide du bœuf froid des cornichons au vinaigre de la salade des petits pains du cresson des sandwichs du pâté de la boisson au gingembre de la limonade de l'eau gazeuse etc.

– Arrêtez ! Arrêtez ! s'écria M. Taupe au comble de l'extase. C'est trop, c'est trop !

– Le croyez-vous vraiment ? demanda M. Rat d'un air sérieux. C'est ce que j'emporte habituellement pour ce genre d'excursion ; et tout le monde me dit que je suis pingre et que je ne prends pas plus qu'il ne faut.

M. Taupe n'avait rien entendu de ce qu'on lui avait dit.

Absorbé par la nouvelle vie qui s'ouvrait devant lui, enivré par le clapotis et le chatolement du courant, par les bruits, les senteurs de la nature et la lumière du soleil, il laissait traîner une patte dans l'eau tout en s'abandonnant à ses rêveries.

M. Rat d'eau, en bon camarade qu'il était, continuait de ramer sans le déranger.

– Votre costume me botte vraiment, mon vieux, lui dit-il au bout d'une demi-heure. J'ai l'intention de m'acheter un smoking en velours noir dès que je pourrai me l'offrir.

– Plaît-il ? demanda M. Taupe en tentant de recouvrer ses esprits. Vous devez me trouver bien grossier, mais je vis une expérience inédite. C'est donc ça une rivière ?

– C'est La Rivière !

– Et vous vivez donc au bord de La Rivière ! Ce doit être drôlement bien !

– Près d'elle, avec elle, sur elle, et en elle, dit M. Rat. Elle me tient lieu de frères et de sœurs, de tantes et d'invités, de nourriture et de boisson, et puis, bien entendu, j'y fais mes ablutions et j'y lave mon linge. C'est mon univers et je n'en veux point d'autre. Ce qui ne s'y trouve pas ne vaut pas qu'on le recherche, et ce qu'elle ignore, on peut l'oublier. Mon Dieu, ce qu'on s'est amusés ensemble ! Quelle que soit la saison, été, hiver, printemps, automne, on ne s'ennuie pas avec elle : toujours drôle, toujours passionnante. Au moment des inondations en février, quand mes caves et mon sous-sol regorgent de boissons dont je ne sais que faire, quand l'eau brunâtre monte jusqu'à hauteur de la fenêtre de ma chambre à coucher, ou bien quand les eaux se retirent en laissant derrière elles des plaques de boue qui ont l'odeur de cakes aux raisins, ou encore quand les roseaux et les mauvaises herbes obstruent les canaux, et que je puis me balader à pied sec sur la majeure partie de son lit et trouver quelque chose de frais à manger, sans compter tout ce que les gens négligents laissent tomber de leurs bateaux !

– Mais il y a bien des moments où vous devez trouver le temps long, non ? se risqua à demander M. Taupe. Juste vous et la rivière sans personne d'autre avec qui parler ?

– Sans personne d'autre ? Je ne veux pas vous blâmer : vous êtes en terrain inconnu, et bien sûr vous n'en savez rien, dit M. Rat d'un ton indulgent. La berge est maintenant tellement surpeuplée que nombre de ses anciens habitants ont dû déménager. Ah, pour sûr, ce n'est plus comme avant. Loutres, martins-pêcheurs, grèbes, poules d'eau, on ne voit plus que ça à longueur de journée, et en plus ils ont toujours quelque chose à vous demander, comme si l'on n'avait rien d'autre à faire.

– Et là-bas, qu'est-ce que c'est ? demanda M. Taupe en montrant de la patte un terrain boisé d'aspect plutôt sombre, qui encadrait les prairies sur un côté de la rivière.

– Là-bas ? C'est comme qui dirait la Forêt sauvage, répondit brièvement M. Rat. Ce n'est pas un endroit que nous fréquentons énormément, nous autres, riverains.

– Pourquoi ? Les gens qui l'habitent ne sont-ils pas des gens bien ? demanda M. Taupe avec un rien d'appréhension.

– Laissez-moi réfléchir, répondit M. Rat. Pour les écureuils, il n'y a trop rien à redire. Quant aux lapins, mon Dieu, il y en a quelques-uns de très bien, mais dans l'ensemble c'est plutôt mélangé. N'oublions pas, bien sûr, Blaireau. Lui, il habite au cœur de la forêt ; il ne vivrait pas ailleurs pour tout l'or du monde. Cher vieux Blaireau ! Ah çà ! il n'aime pas être dérangé. Gare à celui qui s'y frotte, ajouta-t-il en soulignant ses propos d'un regard.

– Mais aussi qui voudrait s'y frotter ?

– Qui ? Mais c'est qu'il y a les autres, tous les autres, les belettes, les hermines, les renards, etc. Ce ne sont pas de mauvais bougres. Moi je m'entends bien avec eux, on taille une petite bavette de temps en temps quand on se rencontre, mais il faut bien admettre qu'ils sont un peu bizarres, on ne peut pas vraiment se fier à eux, ça, c'est vrai.

M. Taupe savait fort bien que c'est déroger à l'étiquette de la gent animale que d'insister sur ce qui peut être source d'ennui, ou simplement même d'y faire allusion. Il changea donc de sujet.

– Et derrière la Forêt sauvage, qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Là où c'est tout bleu et un peu flou, on aperçoit ce qui pourrait bien être des collines, ou peut-être pas. Et là, on dirait la fumée des villes ou tout simplement des nuages.

– Derrière la Forêt sauvage, il y a le Vaste Monde, dit M. Rat. Nous n'avons rien à y faire, ni vous ni moi. Je n'y suis jamais allé et je n'irai jamais, et si vous avez deux sous de cervelle, vous ferez comme moi. Je vous prie de ne plus jamais m'en reparler. Ah, voici notre petit plan d'eau où nous allons pouvoir déjeuner !

S'écartant du courant principal, ils entrèrent dans ce qui semblait être à première vue un petit lac, bordé de pentes gazonnées. Sous l'eau calme et limpide luisaient de grosses racines d'arbre brunâtres, pareilles à des serpents, tandis que devant eux la roue d'un moulin à pignon gris qui s'égouttait, appuyée contre l'épaule d'un barrage écumeux, emplissait l'air d'un murmure apaisant quoiqu'un peu monotone, d'où fusait par moments un chapelet de notes cristallines. Devant tant de beauté M. Taupe ne pouvait que joindre ses pattes avant dans un geste d'adoration et s'écrier d'une voix haletante : « Oh, mon Dieu ! oh, mon Dieu ! »

M. Rat approcha la barque de la rive, l'amarra solidement, aida le toujours balourd M. Taupe à descendre et lui balança le panier de provisions, que M. Taupe demanda à M. Rat la permission de déballer, permission que celui-ci lui accorda bien volontiers, trop heureux qu'il était de pouvoir s'étendre de tout son long sur le gazon, pendant que son ami s'affairait fébrilement, secouait la nappe et l'étendait, y sortait un par un tous ces mystérieux paquets et en disposait méthodiquement les contenus, en s'exclamant d'une voix émue : « Ça par exemple ! Ça par exemple ! » à chaque nouvelle découverte. Quand tout fut prêt, M. Rat se tourna vers M. Taupe et lui dit :

– Et maintenant servez-vous, mon vieux !

M. Taupe ne se le fit pas dire deux fois car il avait commencé son nettoyage de printemps de très bonne heure ce matin-là, comme c'est l'usage, et ne s'était même pas arrêté pour grignoter quelque chose ; et depuis lors il avait vécu tant d'événements qu'il lui semblait qu'il s'était écoulé des jours et des jours.

– Que regardez-vous là ? demanda M. Rat au bout d'un moment, quand ils furent quelque peu rassasiés et que M. Taupe parvint à détacher ses yeux de la nappe.



– J'étais en train de regarder cette traînée de bulles d'air qui flotte à la surface de l'eau. Quelle chose curieuse c'est là !
 – Des bulles d'air ? Oh, je vois ce que vous voulez dire, dit M. Rat qui se mit à chantonner d'un air guilleret comme s'il appelait un ami. Oh ! Oh !
 À cette invitation un gros museau tout luisant s'appuya contre le bord de la berge, et M. Loutre sortit de l'eau en s'ébrouant.
 – Ah, les gloutons ! dit-il en se dirigeant vers les provisions. Je suis l'oublié de la fête, n'est-ce pas, Raton ?
 – Oh ! ça s'est décidé au dernier moment, expliqua M. Rat. Mais laissez-moi d'abord vous présenter M. Taupe, mon ami.
 – Ravi de faire votre connaissance, dit M. Loutre.
 Et à l'instant même ils devinrent amis.
 – Quel remue-ménage aujourd'hui ! On dirait que tout le monde s'est donné rendez-vous sur la rivière, reprit M. Loutre. J'avais justement choisi ce petit plan d'eau dans l'espoir de pouvoir m'y ébattre tout à mon aise, et voilà que je tombe sur vous deux, mes gaillards, soit dit sans vous offenser.

Un bruissement se fit entendre derrière une haie épaisse, où l'on comptait encore les feuilles de l'année précédente, et des yeux, dans une tête zébrée qui surmontait deux hautes épaules, les scrutèrent.
 – Amenez donc votre fraise, vieux Blaireau, cria M. Rat.
 M. Blaireau fit un pas ou deux en trottinant dans leur direction, puis il s'arrêta, grommelant : « Oh, il y a de la compagnie ! » Il fit demi-tour et disparut.
 – C'est tout lui, ça, fit remarquer M. Rat dépité. Il déteste le monde. Nous ne le reverrons plus de toute la journée, vous pouvez me croire. Et à part ça, dites-nous un peu qui il y a sur la rivière.
 – Eh bien, il y a d'abord Crapaud dans son costume flambant neuf, répondit M. Loutre, et pas seulement le costume, le bateau, tout le saint-frusquin : tout est pimpant.
 Et les deux compères éclatèrent de rire en se regardant.
 – Autrefois il ne jurait que par la navigation à voile, et puis il s'était lassé et il s'était mis au canotage, dit M. Rat. Il ne faisait que canoter du matin au soir et tous les jours de la semaine, et il fallait voir comment il avait saboté ça ! L'an dernier il avait acheté une péniche de plaisance, nous avons dû tous y monter, rester avec lui, et même faire semblant d'aimer ça. Il devait, paraît-il, finir ses jours dedans. C'est toujours la même chose avec tout ce qu'il entreprend ; il s'en lasse aussitôt et s'entiche d'une nouvelle toquade.
 – C'est un brave type, conclut M. Loutre d'un air songeur. Mais trop instable, surtout dans une périssoire.

De là où ils étaient assis ils pouvaient apercevoir la rivière au-delà de l'îlot qui les en séparait, et à cet instant un skiff surgit, filant à toute vitesse, conduit par un rameur

râblé et corpuent, qui se démenait comme un beau diable en faisant de terribles embardées et en laissant derrière lui un sillage d'éclaboussures. M. Rat se leva pour le héler, mais M. Crapaud, car c'était lui, d'un signe de la tête, refusa de s'arrêter et se remit à ramer d'arrache-pied.
 – Il va chavirer dans un rien de temps s'il continue à cette cadence, dit M. Rat en se rasseyant.
 – Ça, c'est sûr comme deux et deux font quatre, dit M. Loutre en gloussant. Vous ai-je jamais conté l'histoire de Crapaud et de l'éclusier ? C'est arrivé de la façon suivante. Un jour que Crapaud...

Or juste à ce moment-là un éphémère traversa le courant sans regarder ni à droite ni à gauche à la manière de ces étourdis d'éphémères. Un tourbillon suivi d'un plouf, et l'éphémère avait disparu corps et biens, et M. Loutre avec lui. M. Taupe se pencha pour regarder. La voix de M. Loutre résonnait encore à ses oreilles, mais le lopin de gazon sur lequel il s'était vautré peu auparavant était désert. Pas une loutre en vue. En revanche, une traînée de bulles d'air s'était reformée à la surface de l'eau. M. Rat se mit alors à fredonner, et M. Taupe garda le silence, se souvenant que dans le monde des bêtes l'étiquette veut qu'on s'abstienne de commenter la subite disparition d'un ami, qu'elle soit motivée ou non.

– Eh bien, eh bien, dit M. Rat, il serait temps, me semble-t-il, de nous remettre en route. Mais avant, il y a tout cela à remballer.
 On voyait bien qu'il avait beau dire, il n'en avait pas tellement envie.
 – Oh, je vous en prie, laissez-moi faire, proposa M. Taupe.
 Ce à quoi M. Rat consentit de bonne grâce.
 Si l'on a du plaisir à déballer un panier de provisions, on en trouve toujours moins à les remballer. Mais rien ne pouvait entamer la bonne humeur de M. Taupe, même quand, après avoir sanglé le panier, il s'aperçut qu'il restait encore une assiette sur l'herbe, et que, lorsqu'il eut tout fini, M. Rat lui montra une fourchette qu'à sa place n'importe qui aurait vue, et, pis que tout, le pot à moutarde sur lequel il s'était par mégarde assis tant bien que mal, tout fut mené à son terme sans trop d'énervement de la part de M. Taupe. Le soleil de l'après-midi déclinait déjà quand M. Rat prit lentement le chemin du retour ; il était d'humeur rêveuse et se murmurait à lui-même tout un tas de choses poétiques sans trop se préoccuper de la présence de M. Taupe. Or celui-ci, rassasié, tout content de soi et tout fier, se disant qu'il était comme chez lui sur un bateau, commençait de s'impatienter. Aussi exprima-t-il ce souhait :
 – Raton, s'il vous plaît, j'aimerais ramer maintenant.
 M. Rat secoua la tête en souriant et lui répondit :
 – Non, pas encore, mon jeune ami. Attendez d'avoir pris quelques leçons. Ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air.

M. Taupe demeura tranquille quelque temps. Puis il se sentit de plus en plus jaloux de M. Rat, qui ramait avec tant de force et d'aisance que son orgueil lui chuchota qu'il pourrait en faire tout autant. Il bondit et s'empara des rames avec une telle brusquerie que M. Rat, qui continuait à se raconter de jolies choses toutes poétiques, sans quitter l'eau des yeux, fut pris par surprise et tomba à la renverse pour la seconde fois, tandis que M. Taupe, l'écartant de sa place, empoigna les avirons avec une entière confiance en ses moyens.

— Arrêtez, espèce de nigaud ! cria M. Rat du fond du bateau. Vous n'y connaissez rien, et vous allez nous faire chavirer.

M. Taupe jeta ses rames en arrière avec panache, en voulant sabrer l'eau. Manque de chance, il ne sabra rien du tout et il se retrouva cul par-dessus tête, étendu de tout son long sur M. Rat. Pris de panique, il chercha à s'agripper au rebord de la barque, qui bascula comme de bien entendu et flop ! tout le monde à l'eau. Oh, comme elle était froide, l'eau de la rivière, et comme il se sentit trempé jusqu'aux os ! Comme elle lui bourdonnait dans les oreilles chaque fois qu'il s'enfonçait un peu plus ! Et comme le soleil lui paraissait bon et chaud chaque fois qu'il remontait à la surface, crachant et toussotant ! Et comme était noir son désespoir quand il se sentait de nouveau couler ! C'est alors qu'une patte le saisit fermement par la peau du cou. C'était M. Rat qui de toute évidence se tordait de rire. M. Taupe le sentait bien à la façon dont cette patte le maintenait tout en le secouant.

M. Rat s'empara d'un aviron, qu'il glissa sous l'un des bras de M. Taupe, puis il fit de même avec l'autre et, nageant derrière lui tout en poussant l'infortunée bestiole jusqu'à la berge, il la hissa sur le bord comme une pauvre chose toute détrempée et toute raplapla !

— Trottez un bon coup le long du chemin de halage, mon vieux, lui suggéra M. Rat après qu'il l'eut frotté et essuyé de son mieux. Cela vous réchauffera et vous séchera du même coup. Pendant ce temps-là, moi, je vais essayer de repêcher le panier à provisions.

Et le pauvre M. Taupe, mouillé au-dehors et honteux au-dedans, trotta jusqu'à être à peu près sec, tandis que M. Rat, replongeant dans l'eau, récupérait la barque, la redressait et l'amarrait à la berge, avant d'aller repêcher un à un tous les biens épars qui flottaient sur l'eau ; il réussit à attraper le panier à provisions et tant bien que mal le ramena à terre.

Quand vint le moment de repartir, M. Taupe, sans force et abattu, prit place à l'arrière du bateau et dit d'une voix basse brisée par l'émotion :

— Raton, mon généreux ami, je me suis conduit comme un idiot et comme un ingrat.

Quand je songe que par ma faute nous aurions pu perdre ce magnifique panier à provisions, j'en suis tout retourné. J'ai été un parfait crétin, j'en ai bien conscience. Pourrez-vous fermer les yeux pour cette fois, m'accorder votre pardon et me conserver votre amitié ?

— Ne vous en faites pas pour ça, mon vieux, répondit M. Rat sans se départir de



Chapitre II

sa bonne humeur. Qu'est-ce qu'un petit bain pour un rat d'eau comme moi ? Je passe plus de temps dans l'eau que hors de l'eau. Oublions tout cela. Tenez, j'ai une proposition à vous faire. Si vous veniez passer quelques jours chez moi ? Mon logis n'a rien de bien luxueux, comme celui de Crapaud, que d'ailleurs vous n'avez pas encore vu, mais je vous recevrai à la bonne franquette, et vous y serez bien. Je vous apprendrai à ramer et à nager, et vous serez bientôt aussi habile sur l'eau que n'importe lequel d'entre nous.

M. Taupe fut si touché par tant de bonté qu'il en resta muet, et il dut essuyer une larme ou deux du revers de sa patte. Mais M. Rat eut la délicatesse de détourner les yeux, et M. Taupe, retrouvant bientôt tout son allant, put dire leur fait à deux poules d'eau qui gloussaient de le voir en si piteux état.

Une fois qu'ils furent arrivés à la maison, M. Rat alluma un grand feu au salon et installa M. Taupe dans un fauteuil juste devant la cheminée, après lui avoir fait enfiler une robe de chambre et des pantoufles à lui, puis il le régala d'histoires de rivière jusqu'au dîner. Et des histoires propres à ravir un simple habitant des régions souterraines comme M. Taupe ! Des histoires où il était question de barrages et d'inondations subites, de brochets qui faisaient des bonds et de steamers qui lançaient des bouteilles, du moins les bouteilles étaient-elles lancées des steamers ; histoires de hérons, qui étaient très difficiles quant au choix de leurs interlocuteurs ; d'aventures dans des drains ; de nuits de pêche en compagnie de M. Loutre ou de randonnées avec M. Blaireau.

Le dîner fut très gai ; mais à peine fut-il terminé que M. Rat, en hôte plein d'égards, dut soutenir M. Taupe à demi endormi pour le mener jusque dans la chambre d'ami. Là, M. Taupe enfouit sa tête dans l'oreiller et aussitôt se sentit envahi par un sentiment de paix et de bien-être en entendant sa nouvelle amie La Rivière clapoter sur le rebord de la fenêtre.

M. Taupe devait passer bien d'autres journées encore plus remplies et plus intéressantes que celle-ci à mesure que l'été avançait. Il apprit à nager, et à ramer, et à batifoler avec l'eau ; et parfois, l'oreille dressée, il surprenait quelques bribes de ce que la brise chuchotait aux roseaux.



LA GRAND-ROUTE

— **R**ATON, DIT TOUT À COUP M. Taupe par une radieuse matinée d'été, j'aimerais vous demander une faveur. M. Rat, assis sur la berge, était en train de pousser une chansonnette qu'il venait de composer et son esprit était si occupé qu'il ne prenait garde ni à M. Taupe ni au reste. Il s'était levé de bon matin pour nager dans la rivière avec ses amis les canards. Et quand ceux-ci se mettaient à piquer une tête comme ils en ont l'habitude, M. Rat plongeait comme eux et les chatouillait juste à l'endroit où serait leur menton s'ils en avaient un, ce qui les obligeait à remonter précipitamment à la surface tout exaspérés contre lui en secouant leurs plumes et en crachant, car il est impossible de dire tout ce qu'on pense quand on a la tête sous l'eau. À la fin ils le supplièrent de les laisser tranquilles en allant vaquer à ses propres affaires tandis qu'ils s'occuperaient des leurs. M. Rat s'en alla s'asseoir au soleil sur la berge et composa sur eux une chanson qu'il intitula *La Ballade des canards*.

*Au fil de l'eau
Dans les roseaux
Nous barbotons
La queue dressée.*

*Queues de canes et de canards
Un battement de pattes blondes
Et le bec blond disparaît,*

Ayant tant à faire dans l'eau.

*Sous les herbes vertes
Où nagent les gardons
Nous mettons à l'abri et au frais
Toutes nos provisions.*

*À chacun ses goûts ;
Nous, ce qu'on préfère,
C'est barboter en liberté la tête en bas
Et la queue dressée.*

*Dans le ciel bleu
Les martinets
Crient en tourbillonnant
Tandis qu'en bas nous barbotons
La queue dressée.*

– Je ne sais pas si cette chansonnette m'emballe tant que ça, fit observer M. Taupe en y mettant toute la prudence nécessaire.

C'était une nature candide qui n'avait rien du poète et se souciait peu qu'on le prît pour tel.

– Je crois bien que les canards sont du même avis que vous, lui concéda volontiers M. Rat. Ils doivent se dire : « Pourquoi ne peut-on pas faire ce qu'on veut comme on veut et quand on veut, sans qu'il y ait des gens assis sur la berge qui vous observent sans cesse, font des remarques sur vous et écrivent des poèmes ou autre chose ? Ça ne rime à rien ! » Voilà ce qu'ils doivent se dire, les canards.

– C'est ça, exactement ça, s'empressa de répondre M. Taupe.

– Non, pas du tout, s'écria M. Rat avec indignation.

– Alors non, ce n'est pas ça, fit M. Taupe d'un ton conciliant. J'ai une requête à vous faire : voudriez-vous me présenter à M. Crapaud ? J'ai tellement entendu parler de lui que je brûle de faire sa connaissance.

– Mais bien entendu, dit M. Rat d'un ton bonhomme en se dressant d'un bond et en renvoyant dame Poésie à un autre jour. Sortez le bateau, et nous irons sans plus tarder lui rendre une petite visite. On ne tombe jamais mal quand on va chez lui. Qu'on arrive tôt ou tard, M. Crapaud reste le même. Toujours de bonne humeur, toujours heureux de vous accueillir, toujours triste de vous dire adieu.

– Ce doit être un animal charmant, fit remarquer M. Taupe en s'asseyant dans le bateau et en se saisissant des avirons, tandis que M. Rat s'installait confortablement à l'arrière.

– Il n'y en a pas de meilleur que lui. Simple, accommodant, affectueux. Peut-être pas des plus intelligents, mais on ne peut pas toujours être un génie. Il lui arrive d'être vaniteux et suffisant, mais au fond il est plein de grandes qualités.

Comme la rivière faisait un coude à cet endroit, ils aperçurent une belle et vénérable demeure en brique d'un rouge un peu délavé, prolongée par un parc dont les pelouses bien entretenues dévalaient en pente douce jusqu'au bord de l'eau.

– Voici le manoir de M. Crapaud, expliqua M. Rat, et cette crique sur la gauche, là où un écriteau indique : « Privé. Défense de débarquer », mène à un hangar à bateaux. Nous allons y garer le nôtre. Les écuries sont situées un peu plus loin, sur la droite. Et ce que vous avez en face de vous, c'est la salle de banquet. C'est très ancien, tout ça. M. Crapaud vit plutôt dans l'aisance, et sa propriété est certainement l'une des plus belles de la région, mais nous n'en faisons pas état devant lui.

Ils se dirigèrent vers la crique en se laissant glisser au fil de l'eau et M. Taupe rangea ses avirons au fond de la barque tandis qu'ils passaient à l'ombre d'un grand hangar à bateaux. Il y en avait là de très beaux, les uns suspendus aux poutres de traverse, d'autres fixés sur des cales, mais aucun n'était à l'eau ; et l'endroit avait l'air désert et abandonné.

M. Rat promena ses regards autour de lui.

– Je comprends, dit-il. Le canotage a cessé de l'amuser. Il s'en est définitivement lassé. Je me demande quelle est sa nouvelle lubie. Allons voir où il peut bien être. Nous n'allons pas tarder à le découvrir.

Ils mirent pied à terre et d'un pas de flâneur traversèrent de riantes pelouses parsemées de fleurs à la recherche de M. Crapaud, qu'ils aperçurent bientôt assis dans un fauteuil de jardin en osier, plongé dans l'examen d'une grande carte dépliée sur ses genoux.

– Youpi ! s'écria-t-il en se dressant sur ses pattes, comme il les voyait arriver. C'est formidable !

Il leur serra chaleureusement la patte à tous les deux sans même attendre d'avoir été présenté à M. Taupe.

– C'est formidablement gentil à vous, continua-t-il en se trémoussant autour d'eux. J'allais justement envoyer un bateau vous chercher, Raton, avec l'ordre de vous ramener, dussé-je vous arracher à votre occupation du moment. J'ai terriblement besoin de vous, de vous deux. Que puis-je vous offrir ? Entrez, vous prendrez bien quelque chose. Quelle chance, vous ne pouvez pas imaginer ! Vous tombez à propos.

– Laissez-nous souffler un peu, Crapaud, dit M. Rat en se laissant tomber dans un fauteuil.

M. Taupe fit de même tout en complimentant M. Crapaud sur sa « ravissante résidence ».

– Il n'y en a pas de plus belle tout au long de la rivière, s'exclama M. Crapaud d'un air exalté. Ni ailleurs du reste, ne put-il s'empêcher d'ajouter.

À ces mots, M. Rat donna un coup de coude à M. Taupe. Malheureusement, ce geste n'avait pas échappé à M. Crapaud, qui devint cramoisi. Un silence pénible s'ensuivit, puis M. Crapaud éclata de rire.

– C'est bon, Raton. Vous savez bien que je suis comme ça. Elle n'est pas trop moche, cette maison, n'est-ce pas ? Elle vous plaît même assez, avouez-le. Maintenant, écoutez bien. Trêve de plaisanterie. Vous êtes ce qu'il me faut. Vous devez m'aider. C'est de la dernière importance.

– C'est au sujet de votre canotage, je parie, dit M. Rat, faisant l'innocent. Vous ne vous débrouillez pas trop mal, mais vous pataugez encore un peu. Moyennant une bonne dose de patience et un certain nombre de leçons, il est possible que...

– Le canotage, peuh ! interrompit M. Crapaud d'un air dégoûté. C'est bon pour les jeunots. Il y a belle lurette que je n'en fais plus. Une pure perte de temps, si vous voulez mon avis. Cela me fait vraiment pitié de vous voir, deux gaillards comme vous qui devraient être plus raisonnables, gaspiller ainsi vos forces dans ce bateau. J'ai découvert enfin ce que je cherchais : une occupation valable pour le restant de mes jours. Je me propose de m'y consacrer entièrement et je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir perdu mon temps à des riens. Venez avec moi, Raton, jusqu'aux écuries, et vous aussi, mon bon ami, si vous voulez bien vous joindre à nous, et vous allez voir ce que vous allez voir !

Il partit le premier. M. Rat suivait, l'air on ne peut plus méfiant ; et là, devant la remise aux voitures, ils virent une roulotte flambant neuve, peinte en jaune canari avec de fines rayures vertes et montée sur des roues vermillon.

– Et voilà ! s'exclama M. Crapaud en plastronnant devant eux, les jambes écartées. Voilà la vraie vie, et cette petite carriole en est l'incarnation. La grand-route, la chaussée poussiéreuse, la lande, les haies, les prés communaux, les collines onduleuses, les campements, les villages, les villes, les cités ! Ici aujourd'hui, demain ailleurs ! Les voyages, le changement, le piquant, les sensations fortes ! Le vaste monde devant vous, et un horizon qui varie sans cesse. Et cette roulotte, remarquez-le bien, n'a pas sa pareille au monde. C'est la plus belle qu'on ait jamais construite. Visitez l'intérieur, voyez par vous-mêmes. J'ai tout arrangé, tout combiné moi-même.

M. Taupe, dont la curiosité était piquée au vif, suivit avec empressement M. Crapaud à l'intérieur du véhicule, tandis que M. Rat, renflant, demeura où il était, les mains dans les poches.

La voiture était en effet très confortable et fort bien aménagée. De petites couchettes, une petite table qu'on pouvait rabattre contre le mur, un fourneau, des coffres, des

étagères pour les livres, une cage avec un oiseau à l'intérieur et une batterie de cuisine au grand complet.

– Il n'y manque rien, dit M. Crapaud triomphalement en ouvrant l'un des coffres. Voyez : biscuits, conserves de homard, sardines, tout ce qu'il faut. Ici des siphons d'eau de Seltz, là du tabac à priser, du papier à lettres, du lard, des confitures, des jeux de cartes, des dominos ; vous trouverez, continua-t-il en redescendant les marches, que rien n'a été oublié quand nous prendrons la route cet après-midi.

– Je vous demande pardon, fit M. Rat qui mordillait un brin de paille. Ai-je bien entendu « nous », et « prendre la route », et « cet après-midi » ?

– Allons, mon bon, mon cher, mon vieux Raton, dit M. Crapaud d'un air implorant, ne me parlez pas sur ce ton guindé et dédaigneux, car vous savez très bien que vous devez venir. Comment ferais-je sans vous, alors je vous en prie, considérez que c'est arrangé et ne bavardez plus. Je ne supporte pas les discussions. Vous n'avez quand même pas l'intention de rester fidèle toute votre vie à votre vieille rivière, si triste et qui sent le moisi, de vivre dans un trou creusé dans la berge et de faire de la barque ! Je veux vous faire voir le monde. Je vais faire un animal de vous, mon garçon !

– Je suis très bien comme je suis, dit M. Rat d'un air buté. Je n'irai pas avec vous, et c'est mon dernier mot. Et j'ai bien l'intention de continuer de vivre dans mon trou près de ma vieille rivière avec ma vieille barque, comme je l'ai toujours fait. Et qui plus est, Taupe restera avec moi, et fera comme moi, n'est-ce pas, Taupe ?

– Bien sûr, dit M. Taupe avec loyauté. Je resterai toujours avec vous, Rat, et ce que vous direz aura toujours pour moi force de loi. N'empêche, ç'aurait pu être... enfin... voyez-vous, ç'aurait pu être assez chouette, ajouta-t-il avec regret.

Pauvre M. Taupe ! La vie d'aventure était une chose si nouvelle et si excitante pour lui que chaque facette inconnue lui en paraissait désirable ; dès qu'il avait vu la voiture jaune canari et tous ses accessoires, il en était tombé amoureux.

M. Rat devina ce qui se passait dans son esprit et sentit sa résolution vaciller. Il avait horreur de décevoir les gens, et comme il aimait beaucoup M. Taupe, il était prêt à tout pour lui faire plaisir. M. Crapaud, pendant ce temps-là, ne les quittait pas du regard.

– Allons déjeuner, proposa-t-il d'un ton conciliant, et nous en reparlerons plus tard. Nous n'avons pas besoin de prendre une décision tout de suite. D'autant que moi, ce que je vous en disais, c'était pour vous faire plaisir à tous les deux. Vivre pour les autres, voilà ma ligne de conduite.

Durant le déjeuner, qui d'ailleurs fut excellent, comme tout ce qu'il y avait au manoir de M. Crapaud, l'hôte se dépassa.

Ne tenant aucun compte de M. Rat, il joua sur l'inexpérience de M. Taupe comme sur du velours. D'un naturel expansif, et toujours guidé par son imagination,



M. Crapaud présenta les charmes de la vie au grand air sous un jour si flatteur que son interlocuteur, au comble de l'excitation, avait peine à rester immobile sur son siège. Si bien qu'au bout d'un moment les trois amis se mirent à parler du voyage comme d'une chose entendue entre eux, et M. Rat, quoique encore hésitant, laissa sa bonne nature prendre le pas sur ses dernières réticences. Il ne pouvait supporter de décevoir ses deux amis qui, tout à leurs projets, prévoyaient, pour plusieurs semaines à l'avance, l'emploi du temps de chaque journée.

Quand ils furent tout à fait prêts, M. Crapaud conduisit d'un air triomphant ses compagnons jusqu'au paddock et leur demanda de capturer le vieux cheval gris à qui, sans qu'on lui ait demandé son avis et à son grand mécontentement, était dévolue la besogne la plus poussiéreuse de cette poussiéreuse expédition. Le canasson, qui préférait nettement son confort, ne se laissa pas attraper facilement. Pendant ce temps M. Crapaud entassait dans les coffres d'autres choses nécessaires au voyage, et accrochait à l'arrière de la voiture des musettes, des bottes de foin, des chapelets d'oignons et des paniers. On attela enfin le cheval, puis les trois compères se mirent en route, parlant tous ensemble, tantôt s'asseyant sur le brancard, tantôt cheminant près de la voiture, selon leur bon plaisir. C'était un bel après-midi ensoleillé. L'odeur forte de la poussière qu'ils foulaient les comblait. Dans les vergers touffus qui bordaient la route de chaque côté, des oiseaux les accueillèrent par de joyeux trilles : des passants leur souhaitaient aimablement le bonjour, ou s'arrêtaient pour les complimenter sur leur belle voiture. Et des lapins, assis devant l'entrée de leur terrier, s'exclamaient en levant en l'air leurs pattes avant : « Ça par exemple ! Ça par exemple ! »

Le soir venu, fatigués par leur longue course, mais tout de même heureux, ils s'arrêtèrent sur un terrain communal, à l'écart de toute habitation. Ayant dételé le cheval afin de le laisser paître à l'aise, ils s'installèrent sur l'herbe près de leur voiture pour leur frugal dîner. M. Crapaud discourait, parlant de ce à quoi il allait employer les prochains jours, tandis qu'autour d'eux dans le ciel les étoiles devenaient de plus en plus grosses et qu'un petit croissant de lune d'or pâle, surgi sans bruit de nulle part en particulier, semblait vouloir leur tenir compagnie et prendre part à leur conversation. Enfin ils gagnèrent leurs petites couchettes à l'intérieur de la roulotte, et M. Crapaud, déjà à moitié endormi, dit en s'étirant :

– Bonne nuit, les amis. Voilà ce que j'appelle la vie de château. Ne venez pas me parler de votre vieille rivière après ça !

– Mais je n'ai encore rien dit de ma rivière, répondit patiemment M. Rat. Ce qui ne m'empêche pas d'y penser, ajouta-t-il avec un accent poignant tout en baissant la voix. J'y pense même tout le temps.

M. Taupe chercha à tâtons sous la couverture la patte de M. Rat qu'il pressa tendrement et lui chuchota :

– Je ferai tout ce qui vous plaira, Raton. Voulez-vous que nous filions tous les deux demain matin de bonne heure, de très bonne heure et que nous retournions dans notre cher petit trou ?

– Non, non, murmura M. Rat en réponse. Merci mille fois, mais je dois veiller sur Crapaud jusqu'au bout. Il lui arriverait sûrement quelque chose s'il était livré à lui-même. On n'aura pas trop à attendre. Ses lubies ne durent qu'un temps. Bonne nuit.

La fin du voyage était encore bien plus proche que M. Rat ne l'imaginait.

Le grand air et l'excitation avaient tellement fatigué M. Crapaud qu'il fut impossible de le réveiller le lendemain matin. On eut beau le secouer, rien n'y fit. M. Rat et M. Taupe se mirent donc courageusement à l'ouvrage, et, tandis que M. Rat s'occupait du cheval, allumait un feu, faisait la vaisselle de la veille et préparait le petit déjeuner, M. Taupe se traîna péniblement jusqu'au village le plus proche, qui était à une bonne trotte, pour y acheter du lait, des œufs et les diverses choses indispensables que M. Crapaud avait bien entendu oublié d'emporter. Le plus dur étant derrière eux, nos deux compères, écrasés de fatigue, savouraient un repos bien mérité lorsque M. Crapaud apparut, frais et dispos, leur faisant observer combien il était agréable de se la couler douce comme ils le faisaient alors, débarrassés des soucis et des fatigues du ménage.

Ils parcoururent ce jour-là des collines herbeuses, cheminèrent le long de sentiers étroits, et, comme la veille, campèrent sur un terrain communal ; seulement, cette fois, les deux invités eurent soin d'obtenir de M. Crapaud sa part de travail. Aussi le lendemain matin, au moment de reprendre la route, M. Crapaud s'extasiait-il beaucoup moins sur la vie primitive ; il tenta de regagner sa couchette, mais ses amis l'en tirèrent sans ménagement.

Ils suivirent comme la veille des sentiers étroits à travers la campagne, et ce fut seulement l'après-midi qu'ils débouchèrent sur la grand-route – leur première grand-route. Là, un désastre imprévu fondit sur eux, qui fut déterminant pour la suite de l'expédition et pesa lourd sur l'avenir de M. Crapaud.

Ils avançaient tranquillement, M. Taupe se tenait à la hauteur de la tête du cheval auquel il faisait la conversation, ce dernier s'étant affreusement plaint qu'on le laissât de côté sans lui témoigner aucune considération ; M. Crapaud et M. Rat d'eau marchaient derrière la carriole tout en causant ensemble. En fait, c'était M. Crapaud qui faisait l'essentiel de la conversation, M. Rat se contentait de glisser par intervalles : « Mais oui, vous l'avez dit, et que lui avez-vous répondu ? » tout en pensant à autre chose, quand brusquement ils entendirent, très loin derrière eux, un faible bourdonnement qui aurait dû les alerter, pareil à celui d'une abeille lointaine. Comme ils se retournaient, ils virent un petit nuage de poussière qui enveloppait une ténébreuse boule d'énergie et qui avançait vers eux avec une rapidité incroyable,

tandis que du milieu de ce nuage sortait comme un vagissement semblable à la plainte d'un animal souffrant, « pou-pou ». Ils y prêtèrent à peine attention et retournèrent à leur conversation quand, en un clin d'œil, sembla-t-il, le paysage serein changea : une tornade de vent accompagnée d'un bruit effroyable les fit sauter d'un bond dans le fossé le plus proche. La « chose » était sur eux. Le « pou-pou » résonnait comme une cymbale à leurs oreilles. Ils entrevirent l'intérieur d'une magnifique automobile aux vitres scintillantes et aux cuirs resplendissants, grandiose, immense, dévorant l'espace, possédant la terre, filant comme une flèche à travers les airs, avec son pilote arc-bouté au volant, et qui répandait un nuage de poussière qui les aveugla et les ensevelit, puis s'effaça peu à peu jusqu'à n'être plus qu'une tache à l'horizon et à redevenir une abeille bourdonnante.

Le vieux canasson gris qui allait clopin-clopat son bonhomme de chemin tout en rêvant à son enclos paisible perdit tout contrôle de lui-même face à une situation aussi nouvelle et s'abandonna à ses émotions naturelles. Il rua, se cabra, s'obstina à marcher à reculons et, malgré les efforts de M. Taupe suspendu à sa bride et ses appels réitérés à ses meilleurs sentiments, poussa la voiture en direction du fossé qui bordait la route. Là, celle-ci vacilla un instant, puis il se produisit un terrible fracas, et la roulotte jaune canari, leur orgueil et leur joie, se retrouva couchée sur le flanc au fond du fossé, perdue corps et biens.

M. Rat, hors de lui, trépignait le long de la route et criait en brandissant ses poings : « Les bandits ! les scélérats ! les voleurs de grand chemin ! les écumeurs de route ! Je vous poursuivrai en justice ! Je vous dénoncerai ! Je vous traînerai devant tous les tribunaux ! » Il avait oublié sa nostalgie et n'était plus pour le moment que le capitaine du vaisseau jaune canari qu'une bande de mariniers rivaux, des casse-cou sans foi ni loi, avait jeté sur un banc de sable, et il essayait de se rappeler toutes les choses fines et mordantes qu'il criait aux conducteurs des bateaux à vapeur lorsque ceux-ci passaient trop près de la berge et qu'ils inondaient de leur eau sale le tapis de son petit salon.

M. Crapaud était assis au beau milieu de la route poussiéreuse, les jambes étendues devant lui, les yeux fixés sur l'auto qui disparaissait. Il haletait. Son visage reflétait le calme et le contentement, et on l'entendait qui disait faiblement : « Pou, pou. »

M. Taupe, étant parvenu à calmer le cheval, alla examiner la voiture renversée dans le fossé. Triste spectacle ! Panneaux et vitres brisés, essieux tordus, roues arrachées, boîtes de sardines répandues un peu partout, et l'oiseau dans sa cage sanglotant pitoyablement et suppliant d'être délivré !

M. Rat s'approcha de M. Taupe pour l'aider à redresser la roulotte, mais leurs efforts

conjugués n'aboutirent à rien.

– Eh, Crapaud ! s'écrièrent-ils, venez donc nous donner un coup de main.

Mais M. Crapaud semblait ne rien entendre et ne faisait pas non plus mine de bouger de sa place au milieu de la route. Ils allèrent voir ce qu'il avait et le trouvèrent plongé dans une sorte d'extase, un sourire béat accroché sur son visage et le regard rivé sur le sillage poudreux laissé par leur destructeur. Par moments, on l'entendait qui murmurait : « Pou, pou. »

M. Rat lui secoua l'épaule et lui dit d'une voix rude :

– Hé ! Crapaud, est-ce que vous venez nous aider, oui ou non ?

– Spectacle magnifique ! saisissant ! chuchotait M. Crapaud toujours immobile. La poésie de la vitesse ! La vraie, la seule façon de voyager ! Aujourd'hui ici, demain... mais c'est déjà la semaine prochaine ! On brûle les étapes, villages, villes, cités... horizon toujours changeant. Ô félicité ! Pou, pou, pou...

– Cessez donc de dire des âneries, Crapaud, lui cria M. Taupe, désespéré.

– Et dire que j'ignorais tout ça, continuait M. Crapaud d'une voix rêveuse et monotone. Toutes ces années passées sans savoir, sans même imaginer ! Ah, que de temps perdu ! Mais maintenant que je sais, maintenant que j'ai fait cette découverte, oh, mon chemin est désormais parsemé de fleurs ! Que de nuages de poussière je soulèverai dans mon sillage quand je foncerai à toute vitesse sans souci des dangers ! Que de carrioles je précipiterai dans le fossé en lançant mes assauts magnifiques ! Affreuses petites carrioles, vulgaires petites carrioles, carrioles jaune canari !

– Qu'allons-nous faire de lui ? demanda M. Taupe en se tournant vers M. Rat.

– Rien du tout, répondit ce dernier avec fermeté. Car il n'y a rien à faire. Je le connais depuis longtemps. Il est maintenant comme possédé. Chaque fois qu'il a une nouvelle lubie, ça commence comme ça. Il va rester ainsi pendant quelques jours comme un somnambule qui rêve en marchant. Inutile de le déranger, il ne nous servirait à rien. Le mieux, c'est de le laisser tranquille. Allons plutôt voir ce qu'on peut faire de la voiture.

Un examen attentif leur révéla que même s'ils parvenaient à la redresser, la carriole était hors d'usage. Les essieux étaient rompus et la roue manquante était en morceaux. M. Rat noua les rênes du cheval et, les ayant rejetées sur son dos, il le prit d'une main par la bride tandis que de l'autre il transportait la cage à oiseau avec à l'intérieur son occupant affolé.

– Allons, annonça-t-il avec gravité, nous sommes à sept ou huit miles de la localité la plus proche, et nous devons faire le chemin à pied. Aussi ne perdons pas une minute.

– Et Crapaud ? demanda M. Taupe anxieusement. Nous ne pouvons pas le laisser tout seul assis au beau milieu de la route dans l'état où il est. C'est dangereux. Imaginez qu'il survienne un autre de ces bolides.



– Oh, qu'il aille au diable ! s'écria M. Rat d'un air furieux. Je m'en lave les mains.

Ils avaient à peine fait quelques pas qu'ils entendirent trotter derrière eux : c'était M. Crapaud qui, le regard toujours perdu dans le vide et la respiration haletante, les rattrapa et glissa chacune de ses pattes sous les coudes de ses deux camarades.

– Maintenant, écoutez-moi bien, Crapaud, dit M. Rat d'un ton énergique. Dès que nous arriverons en ville, vous vous rendrez au poste de police pour déposer une plainte contre ce chauffard et vous leur demanderez s'ils savent qui il est. Ensuite vous irez chez un forgeron ou un charron, et vous lui demanderez qu'il aille rechercher la voiture pour la remettre en état. Elle est très abîmée, c'est sûr, la réparer prendra du temps, mais il ne faut pas désespérer. En attendant, Taupe et moi, nous chercherons une auberge où nous louerons des chambres pour y demeurer jusqu'à ce que la voiture soit prête et que vous ayez recouvré vos esprits.

– Moi, aller au poste de police déposer une plainte contre cette merveilleuse, cette céleste vision qui m'a été gracieusement accordée ? Faire réparer cette chose ! Mais vous n'y pensez pas ! J'en ai fini pour toujours avec les carrioles. Je ne veux plus jamais la revoir ni en entendre parler. Ô Raton, vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu m'accompagner pour ce voyage ! Sans vous, je ne serais jamais parti, et je n'aurais peut-être jamais vu ce cygne, ce rayon de soleil, cet éclair. Je n'aurais peut-être jamais entendu ce bruit ravissant ni humé cette odeur ensorcelante. C'est à vous que je dois tout cela, vous, mon meilleur ami.

M. Rat se détourna de lui avec un geste de découragement.

– Vous voyez bien ! dit-il en s'adressant à M. Taupe par-dessus la tête de M. Crapaud. On ne peut rien en tirer. Je jette l'éponge. Quand nous arriverons en ville, nous irons tout droit à la gare, et avec un peu de chance nous pourrions attraper un train qui nous ramènera ce soir chez nous. Et si jamais vous me reprenez à partir en excursion avec cet exaspérant individu...

Il renifla et, pendant le reste de cette marche éprouvante, il s'adressa exclusivement à M. Taupe.

Lorsqu'ils atteignirent la ville, ils se rendirent directement à la gare, déposèrent M. Crapaud dans la salle d'attente des secondes classes et, avisant un porteur, ils le gratifièrent d'un bon pourboire pour qu'il gardât un œil sur lui. Puis ils abandonnèrent leur canasson dans une écurie d'auberge en donnant les instructions nécessaires concernant la surveillance de la carriole et de son contenu. Un train omnibus les ayant finalement déposés dans une gare voisine du manoir de M. Crapaud, ils accompagnèrent l'envoûté, le somnambulique M. Crapaud jusqu'à sa porte, le confièrent aux soins de sa gouvernante, avec ordre de le sustenter, de le déshabiller et de le mettre au lit. Puis ils sortirent leur petit bateau du hangar et descendirent la rivière jusque chez eux. L'heure du dîner était passée depuis longtemps quand ils se mirent à table dans leur douillette petite salle à manger aux fenêtres ouvertes sur la

rivière et que M. Rat était si heureux de retrouver.

Le lendemain soir M. Taupe, qui s'était levé tard et qui avait traîné toute la journée, était assis sur le bord de la berge en train de pêcher quand M. Rat, qui était allé tailler une bavette avec quelques amis, vint le rejoindre.

– Vous savez la nouvelle ? lui cria-t-il. On ne parle que de ça tout le long de la berge. Crapaud a pris le train de bonne heure ce matin pour se rendre à la ville, où il a fait l'acquisition d'une automobile de luxe.

Chapitre III



LA FORÊT SAUVAGE

M. TAUPE DÉSIRAIT DEPUIS LONGTEMPS faire la connaissance de M. Blaireau. À en croire la rumeur, ce devait être un personnage très important qu'on ne voyait que très rarement mais qui exerçait une influence souterraine partout dans les environs. Or, chaque fois que M. Taupe faisait part de son désir à M. Rat d'eau, celui-ci lui conseillait de ne pas brusquer les choses.

– Blaireau finira bien par se montrer, il débarque toujours comme ça et alors je vous présenterai. Un type épatant, vous verrez, mais qu'il faut prendre comme il est et quand il se présente.

– Ne pourriez-vous pas l'inviter un soir à dîner, par exemple ? suggéra M. Taupe.

– Il ne viendrait pas, répondit simplement M. Rat. Blaireau a horreur des mondanités, des invitations, des dîners et de tout ce tralala.

– Mais si c'était nous qui allions lui rendre visite ?

– Oh, alors, ce genre d'initiative ne lui plairait pas du tout ! rétorqua M. Rat d'un ton alarmé. C'est quelqu'un de très timide et il trouverait cela choquant. Moi-même qui le connais pourtant très bien, je ne me suis jamais risqué sur son terrain. En plus c'est impossible. Et pourquoi ? Parce qu'il habite dans la Forêt sauvage.

– Mais vous m'avez bien dit que la Forêt sauvage ne présentait aucun danger ?

– Je sais, je sais, répondit M. Rat d'une manière évasive. Mais mon opinion est qu'il ne faut pas y aller maintenant. Pas tout de suite. C'est très loin d'ici, et à cette époque de l'année vous n'auriez aucune chance de le trouver chez lui. Mais prenez patience, il finira bien par venir.

M. Taupe dut se contenter de ces paroles, mais M. Blaireau ne vint jamais. L'été passa avec son cortège de plaisirs ; puis l'hiver, avec ses frimas, ses gelées, ses chemins

bourbeux, qui les confina à la maison une bonne partie du temps, et, tandis que la rivière roulait sous leurs fenêtres ses eaux tumultueuses à une allure qui rendait impossible toute espèce de canotage, la pensée de M. Taupe s'attarda de nouveau sur M. Blaireau, le solitaire Blaireau gris qui vivait tout seul dans son trou au beau milieu de la Forêt sauvage.

Durant l'hiver, M. Rat dormit tout son soûl, se couchant de bonne heure et faisant la grasse matinée. Le temps qui lui restait, il le consacrait parfois à griffonner des poèmes, quand il ne vaquait pas à quelque tâche ménagère ; et bien sûr il y avait toujours des voisins qui venaient bavarder un moment ; on se racontait des histoires, on échangeait ses impressions sur l'été et sur la manière dont on en avait joui.

Quel beau chapitre du livre de leur vie ils avaient écrit là ! Richement illustré et combien coloré ! Le spectacle de la berge offrait un défilé continu, les scènes se déployaient, l'une après l'autre, en une majestueuse procession. D'abord la salicaire pourpre secouant ses nombreuses boucles emmêlées le long du miroir qui lui renvoyait son image riante. L'épilobe, tendre et mélancolique comme un nuage rosé par le coucher de soleil, ne tardait pas à suivre ; venait ensuite le tour de la consoude, tantôt blanche et tantôt mauve, de se glisser dans les rangs ; puis, un beau matin, la timide églantine, qui avait tardé à paraître, entra délicatement en scène et l'on savait alors, comme si un orchestre à cordes l'eût annoncé par les accents pompeux d'une gavotte, que juin était enfin là. Il ne manquait alors plus qu'un seul acteur : le jeune berger courtois par les nymphes, le chevalier que les dames guettaient de leur tour, le prince qui par un baiser allait rappeler l'été à la vie et à l'amour. Et quand, odorante et joviale dans son corselet ambré, la reine-des-prés prenait gracieusement place dans le groupe, alors la pièce pouvait commencer. Et quelle pièce !

Les bêtes endormies, douillettement nichées au fond de leurs trous tandis que le vent et la pluie ébranlaient leurs portes, se rappelaient les matinées encore fraîches quand, une heure avant le lever du soleil, une brume blanchâtre s'attardait à la surface de l'eau ; puis le choc du premier plongeon, la galopade le long de la rive, et la transfiguration de la terre, de l'air et de l'eau, quand le soleil dardait de nouveau ses rayons, que le gris se changeait en or et que des couleurs revivifiées jaillissaient une fois de plus de la terre. Elles se remémoraient aussi les langoureuses méridiennes dans les sous-bois verdoyants que le soleil perçait et parsemait de petites flèches et de taches d'or, les baignades et les parties de canot de l'après-midi, les randonnées le long des sentiers poudreux et à travers les champs de blé aux épis blonds, sans oublier les longues soirées durant lesquelles tant de liens se renouaient, tant d'amitiés prenaient une nouvelle tournure, tant de projets d'aventure étaient conçus pour le lendemain. Et ce n'était pas non plus les sujets de conversation qui manquaient durant les courtes journées hivernales, quand on se réunissait au coin du

feu ; il restait cependant beaucoup de temps libre à M. Taupe, qui ne savait comment l'employer. Aussi un jour, alors que M. Rat somnolait dans son fauteuil devant la cheminée en tâchant de trouver des rimes qui ne venaient pas, M. Taupe prit-il la résolution de partir tout seul explorer la Forêt sauvage et, pourquoi pas, d'y faire la connaissance de M. Blaireau.

Quand il sortit de son petit salon bien chauffé, cet après-midi-là, un froid vif le saisit. Sous un ciel gris plombé, une campagne toute dénudée, toute défeuillée, s'offrait à lui, et il lui sembla qu'il n'avait jamais pénétré aussi profondément au cœur même des choses qu'en ce jour d'hiver où la nature, plongée dans son sommeil annuel, s'était dépouillée de tous ses vêtements. Bosquets, vallons, carrières et tous les endroits cachés, qui avaient offert des lieux d'exploration mystérieux durant la saison verdoyante, se mettaient à découvert et dévoilaient pitoyablement leurs secrets ; ils semblaient lui demander d'oublier leur dénuement passager, jusqu'à ce qu'ils pussent, comme avant, se montrer dans une riche parure, le dupant et le séduisant grâce à leurs charmes trompeurs. Dans cette tristesse perçait cependant une joie, une griserie même. Et cette campagne dénuée d'ornements, dépouillée de tout ce qui faisait son charme, il était heureux de la chérir. Il n'en voyait plus que la carcasse, qui était simple, belle et forte. Il n'avait que faire du trèfle tiède et des herbes folâtres ; l'absence des rideaux de l'aubépine et des draperies ondoyantes du hêtre et de l'orme lui semblait préférable ; et ce fut d'un cœur joyeux et plein d'entrain qu'il prit le chemin de la Forêt sauvage qui s'étendait désormais devant lui, basse et menaçante comme un noir récif au milieu d'une paisible mer australe.

Rien, de prime abord, ne lui parut effrayant. Les brindilles craquaient sous ses pas, il heurtait des bûches, et des champignons sur des souches, semblables à des caricatures, le faisaient tressaillir et lui rappelaient quelque chose de lointain et néanmoins de familier ; mais tout cela, c'était plutôt amusant et même excitant. Il s'engagea dans une partie de la forêt où la lumière du jour était chiche et où des arbres se pressaient en cercle, tandis que des trous creusés dans le sol le menaçaient de leurs gueules grimaçantes.

Un silence absolu régnait autour de lui. Le crépuscule descendait rapidement de tous côtés et la lumière semblait se retirer comme l'eau s'en va après une inondation.

C'est alors que les visages apparurent.

Il crut d'abord voir indistinctement au-dessus de son épaule une petite figure pointue à l'air méchant qui l'épiait d'un trou. Quand il se retourna pour lui faire face, elle avait déjà disparu.

Il accéléra le pas en riant de ses craintes et en se disant que, s'il se mettait maintenant à se faire des idées, il n'en sortirait plus. Il passa devant un autre trou, et puis encore devant un autre et un autre, et là, oui, non, oui, une petite figure étroite, au regard dur, avait jailli comme un éclair, avant de s'évanouir aussitôt. Il hésita un moment,

s'arma de courage et reprit sa marche. Alors, tout à coup, de chaque trou – et il y en avait des centaines – semblait surgir, pour s'effacer aussitôt, un visage pointu, mauvais, percé de petits yeux durs qui fixaient sur lui des regards emplis de haine et de méchanceté.

Si seulement il parvenait à s'éloigner, il ne verrait plus ces visages, pensait-il. Il s'écarta donc du sentier qu'il suivait et s'enfonça dans les fourrés impénétrables.

C'est alors que les sifflements commencèrent.

C'étaient des sifflements très faibles, aigus et lointains, mais qui lui firent hâter le pas. Puis, tout en demeurant très faibles et aigus, ils venaient soudain de devant lui. Il s'arrêta, hésita à rebrousser chemin. Mais les sifflements reprirent de plus belle, tout autour de lui, et semblaient se répondre et se faire écho des quatre coins du bois, jusqu'en ses extrémités les plus reculées. Ils étaient là comme qui dirait sur le pied de guerre – quels qu'ils fussent – et lui, pauvre de lui, il errait seul sans défense, loin de tout secours, tandis que la nuit était presque tombée.

Alors il entendit un bruissement.

Il crut d'abord à une chute de feuilles, tant le son en était doux et délicat. Mais à mesure qu'il s'avavançait à un rythme soutenu, il reconnut en lui un bruit de pas, un trotinement de petits pas dans le lointain. Cela venait-il de devant ? De derrière ? Comment savoir ? Le bruit s'amplifiait, arrivant de tous côtés, et, à force d'écouter avec inquiétude, il avait l'impression qu'il se rapprochait de plus en plus. Comme il restait là, immobile, à tendre l'oreille, il vit un lapin qui courait droit sur lui. Il attendit, pensant que le lapin allait ralentir sa course, ou s'écarter de lui. Mais l'animal, passant en trombe, le frôla presque, et lui lança, l'air farouche et l'œil hagard : « Allez-vous-en d'ici, insensé que vous êtes, allez-vous-en ! » avant de contourner une souche et de disparaître dans un terrier familier.

Le bruit de pas s'accroûtait tant et si bien qu'on eût dit une averse de grêle tombant sur le tapis de feuilles mortes qui l'entourait. Le bois tout entier semblait maintenant lancé sur des jambes, courant, chassant, talonnant, traquant quelque chose ou quelqu'un. Pris de panique, M. Taupe se mit à courir lui aussi sans savoir dans quelle direction. Il y avait partout des choses autour de lui contre lesquelles il se heurtait, ou se prenait les pattes, tombait à la renverse par-dessus, glissait par-dessous, passait à côté pour les éviter. Il finit par se réfugier au creux d'un vieux hêtre qui lui offrit un abri, une cachette et peut-être même le salut. Quoi qu'il en fût, il était bien trop fatigué pour continuer à courir. Il avait juste assez de forces pour se blottir dans le lit de feuilles sèches au creux de l'arbre en espérant que, pour l'instant, tout danger était écarté. Et tandis qu'il gisait là, haletant et tremblant, écoutant les sifflements et les bruissements autour de lui, il connut alors dans toute son horreur cette chose épouvantable que redoutent tous les autres petits habitants des champs et des haies, et que M. Rat avait vainement tenté de lui épargner : la Terreur de la Forêt sauvage !

Pendant ce temps-là, M. Rat somnolait, assis bien confortablement devant sa cheminée. Son cahier de vers à demi achevés glissa de ses genoux, il renversa la tête en arrière, ouvrit la bouche et commença à rêver de balades sur des berges verdoyantes. Un morceau de braise tomba, le feu crépita et se mit à flamber. M. Rat s'éveilla en sursaut. Se ressouvenant de ce qu'il était en train de faire au moment où il s'était endormi, il se pencha en avant pour ramasser son cahier, le parcourut un instant, puis chercha du regard M. Taupe, qui pouvait l'aider, pourquoi pas, à trouver une bonne rime pour l'un ou l'autre de ses vers.

Mais M. Taupe n'était pas là.

Il tendit l'oreille un bon moment. La maison était parfaitement silencieuse.

Il appela son ami à plusieurs reprises, et, ne recevant aucune réponse, il se leva et passa dans le vestibule.

La casquette de M. Taupe n'était pas accrochée à sa place habituelle à la patère, et ses caoutchoucs, qui étaient toujours posés près du porte-parapluies, avaient également disparu.

M. Rat sortit de la maison et examina attentivement le sol autour de lui en espérant y découvrir la trace des pas de son ami. Il ne tarda d'ailleurs pas à les reconnaître. Les caoutchoucs étaient tout neufs ; M. Taupe les avait achetés pour l'hiver et les empreintes des semelles se dessinaient nettement dans la boue. Elles menaient, comme son enquête le lui révéla, tout droit et résolument à la Forêt sauvage.

Le visage de M. Rat prit une expression grave, et il se mit à réfléchir pendant une minute ou deux. Puis il rentra dans son logis, boucla une ceinture autour de sa taille, y glissa une paire de pistolets et ramassa un gourdin qui traînait dans un coin du vestibule.

Il faisait déjà sombre quand il atteignit la lisière du bois et s'y enfonça sans hésiter en scrutant anxieusement autour de lui, à la recherche d'un indice lui signalant la présence de son ami. Ça et là de méchantes petites figures jaillissaient de leurs trous, puis disparaissaient tout aussitôt à la vue de l'intrépide animal. Les sifflements et les bruissements qu'il avait entendus en entrant dans les taillis s'éteignirent peu à peu, et un grand silence s'installa. Il traversa hardiment le bois dans toute sa longueur, puis, abandonnant les sentiers, il se mit à l'arpenter dans tous les sens, sans cesser d'appeler d'une voix pleine d'entrain : « Taupe, Taupe, Taupe, où êtes-vous ? C'est moi, c'est Rat, votre ami ! »

Il y avait plus d'une heure qu'il parcourait ainsi le bois quand tout à coup, à sa grande joie, il entendit enfin un petit cri qui lui répondait. S'élançant dans la direction d'où venait le son, il se fraya difficilement, à travers l'obscurité croissante, un chemin qui le mena jusqu'au pied d'un vieux hêtre. Là, du fond d'un trou creusé dans le tronc, lui parvenait un murmure : « Rat, est-ce bien vous ? »



M. Rat se laissa glisser dans le trou, il y trouva M. Taupe, épuisé et tremblant de tous ses membres.

– Oh, Rat ! s'écria-t-il, si vous saviez comme j'ai eu peur !

– Oh, je peux très bien m'imaginer, dit M. Rat d'une voix consolante. Vous n'auriez jamais dû vous lancer dans une pareille aventure. Je vous avais pourtant mis en garde. Nous autres, les riverains, nous ne nous y risquons jamais tout seuls. S'il le faut, nous venons toujours à deux au moins. Comme ça, on arrive généralement à s'en tirer. Et puis, il y a tant de choses qu'il est utile de savoir et qui vous échappent encore : les mots de passe, les signes, les formules cabalistiques, les plantes spéciales dont on se munit, les vers qu'on doit répéter, les trucs et les tours qu'il faut connaître. Quand on sait tout ça, c'est presque un jeu d'enfant, mais ce sont des choses qu'on apprend tout petit, sans quoi il peut vous arriver malheur. Ah, si vous vous appeliez Loutre ou Blaireau, ce serait une autre histoire !

– Le vaillant Crapaud, ça ne lui ferait sûrement rien de s'aventurer ici tout seul ?

– Crapaud ! s'exclama M. Rat en riant de bon cœur. Il n'y montrerait pas le bout de son museau pour tout un sac rempli de guinées.

M. Taupe, se sentant grandement réconforté par les éclats de rire insoucians de M. Rat ainsi que par la vue de son gourdin et de ses pistolets brillants, cessa de trembler et retrouva son sang-froid.

– Et maintenant, dit M. Rat au bout d'un moment, il faut songer à rentrer avant qu'il ne fasse tout à fait sombre. Nous ne pouvons pas passer la nuit ici, vous comprenez bien. D'abord, il y fait beaucoup trop froid.

– Rat, mon bon ami, dit M. Taupe. Je suis affreusement désolé de vous dire ça, mais le fait est que je suis complètement épuisé. Il faut me laisser me reposer un moment ici afin de récupérer un peu de forces si je veux arriver jusque chez nous.

– Eh bien, soit ! répondit M. Rat avec bonhomie. Reposez-vous. Il fait déjà presque aussi noir que dans un four et plus tard la lune devrait se lever.

M. Taupe s'arrangea une petite couchette au creux des feuilles sèches, dans laquelle il s'étendit et s'endormit aussitôt d'un sommeil intermittent et agité, tandis que M. Rat de son côté, s'étant couvert du mieux qu'il put, attendit patiemment, le pistolet à la patte.

Quand M. Taupe finit par se réveiller, il était requinqué.

– Je vais juste jeter un coup d'œil à l'extérieur pour voir si tout est normal, dit M. Rat, et puis nous pourrons partir.

Il gagna l'entrée de leur cachette et mit la tête dehors, et M. Taupe l'entendit qui se disait à lui-même : « Ça alors ! »

– Qu'y a-t-il ? demanda M. Taupe.

– Il y a que là-haut il neige. Ou plutôt il tombe de la neige. Et c'est une neige dure.

M. Taupe vint s'accroupir près de son ami et vit le bois qui l'avait tellement effrayé sous un aspect entièrement différent. Les trous, les creux, les flaques, les pièges et autres noires embûches pour le voyageur imprudent disparaissaient rapidement, tandis qu'un étincelant et féerique tapis, trop délicat pour être foulé par des pieds grossiers, s'étendait partout. Une fine poudre emplissait l'air et leur picotait la joue. Les trous noirs au creux des arbres semblaient éclairés par une lumière venue d'en bas.

– Ma foi, il faudra bien s'en accommoder, dit M. Rat après avoir réfléchi un moment. Nous devons nous mettre en route et tenter notre chance. L'ennui, c'est que je ne sais pas trop où nous sommes. Le paysage a complètement changé sous cette neige.

Effectivement, M. Taupe n'aurait pas cru qu'il s'agissait du même bois. Ils se mirent cependant vaillamment en route, suivant la direction qu'ils jugèrent la meilleure, marchant agrippés l'un à l'autre, prétendant, avec une bonne humeur que rien ne pouvait entamer, qu'ils reconnaissaient un vieil ami dans chaque arbre nouveau qui les saluait d'un air farouche et taciturne, ou une vieille connaissance dans telle ou telle clairière, tel ou tel sentier, alors qu'ils cheminaient au milieu d'une vaste étendue uniforme et toute blanche, plantée de troncs noirs qui se ressemblaient tous.

Au bout d'une heure ou deux – ils avaient perdu la notion du temps –, ils s'arrêtèrent, épuisés, découragés et tout déroutés. Ils s'assirent sur un tronc couché pour reprendre haleine et réfléchir à la marche à suivre. Ils étaient rompus de fatigue et endoloris par toutes leurs chutes : ils étaient tombés à diverses reprises dans des trous et étaient trempés jusqu'aux os ; la couche de neige était si profonde qu'ils pouvaient à peine s'y frayer un chemin en traînant leurs petites pattes, les arbres étaient de plus en plus touffus et se ressemblaient toujours davantage. Ce bois semblait n'avoir ni commencement ni fin ; il présentait partout le même aspect et, pis que tout, n'offrait aucune issue.

– Nous ne pouvons pas rester assis ici indéfiniment, dit M. Rat. Il faut absolument tenter quelque chose, mais quoi ? Ce froid est par trop glacial et bientôt il y aura tellement de neige que nous ne pourrons plus avancer. (Il jeta un regard autour de lui et poursuivit :) J'aperçois là-bas une sorte de vallon où le terrain paraît plein de bosses et de trous. Nous y trouverons peut-être un refuge, un abri ou une grotte dont le sol serait du moins sec, protégé de la neige et du vent ; là, nous pourrions nous reposer avant de tenter à nouveau notre chance. La neige cessera peut-être de tomber ou une occasion se présentera.

Ils se remirent en marche et descendirent clopin-clopat en direction du vallon où, une fois arrivés, ils se mirent à chercher une grotte ou un coin sec à l'abri des morsures du vent et des tourbillons de neige. Ils étaient en train d'inspecter l'un de ces monticules dont M. Rat avait parlé quand M. Taupe trébucha et s'étendit de tout son long face contre terre en poussant un grand cri.



– Oh, ma jambe ! Oh, mon pauvre tibia ! gémissait-il, assis dans la neige, en se frottant la jambe avec ses deux pattes de devant.

– Mon pauvre ami, la chance ne nous sourit pas aujourd’hui, dit M. Rat avec bienveillance. Examinons un peu cette jambe. En effet, poursuivit-il en s’agenouillant pour mieux voir, vous vous êtes bien entaillé le tibia, ça pour sûr. Attendez que je vous le bande avec mon mouchoir.

– J’ai dû trébucher sur une branche cachée ou sur une souche, dit M. Taupe. Oh là là !...

– La coupure est franche, dit M. Rat en l’examinant de nouveau attentivement. Ce n’est pas une branche ou une souche, la coupable. On dirait plutôt que ç’a été fait par le tranchant d’un instrument en métal. C’est drôle, ça.

Et tout en réfléchissant, il se mit à examiner les bosses et les creux dont était parsemé le terrain alentour.

– Peu importe avec quoi je me suis coupé, dit M. Taupe qui en oubliait sa grammaire. La douleur est la même.

Après lui avoir soigneusement bandé la jambe avec son mouchoir, M. Rat s’éloigna de M. Taupe pour aller racler la neige. Il gratta, remua, explora, y allant des quatre pattes, tandis que M. Taupe, qui commençait à s’impatier, lançait de temps à autre : « Rat, revenez ! »

Tout à coup M. Rat s’écria : « Hourra, hourra, hourra ! » puis il se mit à danser la gigue dans la neige.

– Qu’avez-vous trouvé, Rat ? interrogea M. Taupe tout en se frottant toujours la jambe.

– Venez donc voir, lui répondit M. Rat, sans pour autant cesser de gesticuler.

M. Taupe boitilla jusqu’à lui et regarda.

– Eh bien, quoi ? finit-il par dire. Je vois bien ce que c’est. J’ai déjà vu ça des tas de fois. C’est tout ce qu’il y a de plus ordinaire. Un décrottoir ! Et puis alors ? Toute cette gesticulation pour un simple décrottoir !

– Mais vous ne comprenez donc pas ce que ça signifie pour nous, gros bêta ! s’écria M. Rat.

– Bien sûr que je comprends. Cela veut tout simplement dire qu’un individu oublieux et très étourdi a laissé traîner son décrottoir au beau milieu de la Forêt sauvage exprès pour faire trébucher quelqu’un. C’est très négligent de sa part. Quand nous serons rentrés, j’irai me plaindre à qui de droit. Ah ça, oui !

– Mon Dieu ! mon Dieu ! s’écria M. Rat que tant de stupidité mettait au désespoir. Ne discutons plus. Venez plutôt me donner un coup de main.

Et il se remit à racler, faisant voler la neige tout autour de lui.

Au bout de quelque temps, ses efforts finirent par être récompensés : un misérable vieux paillason fut le résultat des fouilles.

– Là, qu’est-ce que je vous avais dit ? s’exclama M. Rat d’un air triomphant.

– Mais rien, vous ne m’avez rien dit, répondit M. Taupe en s’en tenant à la vérité. Et maintenant que vous semblez avoir trouvé un autre article de ménage, bien usagé et tout juste bon à jeter, je suppose que vous êtes content. Alors dansez votre gigue un bon coup et qu’on n’en parle plus. Combien de temps va-t-on encore perdre à remuer des vieilleries ? Est-ce que ça se mange, un paillason ? Est-ce que ça peut servir de couverture ? Est-ce que ça peut ramener chez soi si on l’utilise comme une luge pour glisser dessus ? Qu’en pensez-vous, espèce de rongeur exaspérant ?

– Comment ! Vous voulez me dire que vous n’avez toujours pas compris ? Ce paillason ne vous parle vraiment pas du tout ?

– Vraiment, Raton, fit M. Taupe avec mauvaise humeur. Cessez vos sornettes. Avez-vous déjà vu un paillason qui parle à quelqu’un ? Les paillasons ne font pas cela. Ce n’est pas leur genre, ils restent à leur place.

– Écoutez-moi, tête d’œuf, répliqua M. Rat qui sentait la moutarde lui monter au nez. Ça suffit. Grattez ! Grattez, creusez, fouillez, surtout du côté des petits monticules, si vous voulez dormir au chaud ce soir, c’est notre dernière chance.

M. Rat, armé de son gourdin, s’attaqua avec acharnement à une congère, puis se mit à creuser avec la même ardeur, et M. Taupe racla activement aussi, mais plus pour faire plaisir à son ami qu’autre chose, car il pensait que M. Rat n’avait plus toute sa tête. Après dix minutes de dur labeur, la pointe du gourdin de M. Rat heurta quelque chose qui sonnait creux. Il fouilla encore de manière à élargir le trou et à y insérer sa patte pour mieux se rendre compte, puis il appela M. Taupe. Et les deux animaux de creuser de concert avec une ardeur renouvelée jusqu’à ce qu’enfin le fruit de leurs efforts apparût aux yeux étonnés de l’incrédule M. Taupe.

Au flanc de ce qu’ils avaient pris pour une congère se trouvait une petite porte massive peinte en vert foncé. À côté était suspendue une sonnette en fer. Dessous, on pouvait lire au clair de lune l’inscription suivante, joliment gravée en lettres capitales et sur une petite plaque en cuivre :

« M. BLAIREAU »

La surprise et la joie de M. Taupe étaient telles qu’il en tomba à la renverse dans la neige.

– Rat, s’écria-t-il tout penaud, vous êtes un cerveau ! Un véritable cerveau. Voilà ce que vous êtes ! Je comprends à présent. Vous avez tout démêlé fil après fil dans cette merveilleuse tête qui est la vôtre. À partir du moment où je me suis blessé au tibia, vous avez examiné la coupure et vous vous êtes dit immédiatement avec votre vaste intelligence : « Un décrottoir ! » Ensuite vous avez creusé et avez trouvé la cause

de tout, le décrottoir. En étiez-vous satisfait pour autant ? Non ! Cela aurait suffi à d’autres. Mais à vous non. Votre cervelle ne s’arrêta pas là. « Si seulement j’arrivais à trouver un paillason, mon hypothèse serait exacte. » Et, bien entendu, vous avez fini par trouver votre paillason. Vous êtes si malin que vous trouveriez n’importe quoi. Et ensuite vous vous êtes dit : « S’il y a un paillason, il y a une porte. Je dois donc la trouver, et je la trouverai. » J’avais déjà lu des choses comme cela dans des livres, mais je n’en connaissais pas d’exemples dans la vie réelle. Vous devriez aller vivre là où votre valeur serait appréciée. Vous gaspillez votre talent parmi nous autres. Ah ! si seulement j’avais une tête comme la vôtre, Raton...

– Mais comme vous ne l’avez pas, interrompit M. Rat en lui coupant sèchement la parole, je suppose que vous allez rester assis dans la neige toute la nuit à parler. Allons, levez-vous. Tirez la sonnette que vous voyez là et carillonnez tant que vous pourrez ; moi je tambourinerai contre la porte.

M. Rat frappait contre la porte à grands coups de gourdin, M. Taupe s’accrochait à la sonnette au point d’avoir les pieds qui ne touchaient plus terre. On entendait au loin le tintement grave d’une cloche.



Chapitre IV



M. BLAIREAU

ILS ATTENDIRENT PATIEMMENT pendant ce qui leur parut être une éternité, tapant des pieds dans la neige pour ne pas attraper froid. Puis ils finirent par entendre un bruit de pas traînants qui s'approchait de l'intérieur. On aurait dit, comme M. Taupe en fit très justement la remarque à M. Rat, quelqu'un qui marchait avec des savates aux talons éculés, trop grandes pour lui.

Le loquet fut soulevé, puis la porte s'entrouvrit, laissant apparaître un long museau et une paire d'yeux ensommeillés et clignotants.

– Je ne tolérerai pas une prochaine fois, fit une voix méfiante et bougonne. Qui ose encore déranger des braves gens par une nuit pareille ? Allez, parlez !

– Oh, Blaireau ! s'écria M. Rat, laissez-nous entrer, s'il vous plaît. C'est moi, Rat, je suis là avec mon ami Taupe. Nous nous sommes égarés dans la neige.

– Comment ? C'est vous, Raton ? s'exclama M. Blaireau d'une voix toute différente. Mais entrez donc, mon petit bonhomme ! Entrez donc tous les deux. Vous devez être transis de froid. Ça par exemple ! Perdue dans la neige, et dans la Forêt sauvage en pleine nuit ! Venez ! Venez !

Les deux compères se bousculèrent. Quelle joie et quel soulagement quand la porte se referma derrière eux !

M. Blaireau, drapé dans une longue robe de chambre et portant aux pieds des pantoufles dont les talons, en effet, étaient éculés, tenait un bougeoir à la main. Il était probablement sur le point d'aller se coucher quand il avait entendu frapper. Il abaissa sur ses visiteurs un regard plein de bonté en leur donnant de petites tapes

amicales derrière la tête.

– Ce n'est pas un temps à mettre de petites bestioles comme vous dehors, leur dit-il paternellement. Ah, Raton, vous avez encore fait les quatre cents coups ! Suivez-moi dans la cuisine, il y a un bon feu et de quoi vous restaurer.

Il passa devant eux en traînant les pieds, son bougeoir à la main, et nos deux amis le suivirent, tout en se donnant de petits coups de coude qui montraient combien ils se réjouissaient d'avance, le long d'un couloir sombre et assez délabré. Il conduisait à une sorte de vestibule central d'où partaient d'autres passages voûtés, mystérieux, dont on ne voyait pas le bout. Mais il y avait aussi plusieurs portes dans ce vestibule, de fort belles et massives portes en chêne.

M. Blaireau en ouvrit une, et ils se trouvèrent brusquement dans une grande cuisine qu'éclairait la flamme d'un bon feu et dont le sol était pavé de briques rouges usées. De grosses bûches flambaient dans l'âtre flanqué de part et d'autre d'une sorte de petite niche creusée, bien calfeutrée, dans le mur et à l'abri des courants d'air. Un couple de banquettes à haut dossier se faisait vis-à-vis de chaque côté de la cheminée, comme une invite aux gens de commerce facile. Au milieu de la pièce trônait une longue table faite de simples planches posées sur des tréteaux, entourée de bancs. À l'une des extrémités de la table, près du fauteuil que M. Blaireau avait repoussé en se levant, traînaient les reliefs d'un souper très simple mais copieux. Des rangées d'assiettes immaculées luisaient sur les étagères du dressoir à l'autre bout de la pièce, des chapelets d'oignons, des jambons fumés, des bouquets d'herbes sèches et des paniers d'œufs étaient suspendus aux poutres du plafond. On aurait bien vu dans une telle pièce des guerriers festoyer après une victoire, ou des moissonneurs rangés par vingtaines autour de la table en train de célébrer avec des chansons la fête des moissons. Mais elle avait aussi des recoins d'intimité où deux ou trois amis aux goûts simples eussent été heureux de se réunir pour manger, fumer et causer confortablement.

Le pavage de briques rouges souriait au plafond enfumé ; les banquettes polies par l'usage échangeaient entre elles des regards joyeux, les assiettes du dressoir se moquaient gentiment des marmites posées sur l'étagère et la flamme du foyer dansait sur tous les objets sans distinction.

L'aimable M. Blaireau les fit asseoir sur une banquette devant la cheminée après leur avoir fait enlever leurs vêtements et leurs souliers mouillés. Il leur donna à chacun une robe de chambre et une paire de pantoufles, puis il baigna la jambe de M. Taupe avec de l'eau chaude et la pansa avec un morceau de sparadrap, tant et si bien que le blessé fut de nouveau ingambe. Dans la lumière et la chaleur qui les enveloppaient, étendus, rompus de fatigue, devant un bon feu, et avec dans l'oreille le cliquetis des assiettes qu'on disposait sur la table derrière eux, les deux réfugiés, arrivés à bon port, se demandaient si la glaciale Forêt sauvage qu'ils venaient de quitter n'était pas à des miles d'eux, et si toutes les tribulations qu'ils y avaient souffertes n'étaient pas un cauchemar à demi oublié.

Une fois qu'ils furent bien réchauffés, M. Blaireau les invita à passer à table où les attendait un repas. Il y avait longtemps que la faim les tenaillait, mais quand ils virent enfin de leurs yeux le souper qui leur avait été préparé, ils se demandèrent par quoi commencer, car tout avait l'air

si appétissant, et si les autres mets auraient l'obligeance d'attendre leur tour. Ils ne pipèrent mot pendant un long moment. Quand enfin la conversation reprit, ce fut d'une déplorable manière, car ils parlaient la bouche pleine.

M. Blaireau n'avait pas l'air de s'en formaliser outre mesure, pas plus que de leur façon de manger en posant les coudes sur la table ou de parler tous à la fois. Comme il ne fréquentait pas le monde, il estimait que ces choses-là n'avaient au fond pas grande importance. (En quoi il avait grand tort, comme nous le savons tous : ces choses-là comptent énormément, mais ce serait faire une trop longue digression que de le lui expliquer.) Assis dans son fauteuil au haut bout de la table, il ponctuait le récit de nos deux amis de graves hochements de tête. Rien ne semblait le surprendre ni le choquer. Il ne les interrompit jamais d'un « Je vous l'avais bien dit » ou d'un « C'est bien ce que j'ai toujours pensé », ni pour faire observer qu'ils auraient dû faire telle chose plutôt que telle autre. M. Taupe sentit naître des sentiments amicaux envers lui.

Quand ils eurent enfin terminé leur repas et qu'ils sentirent la peau de leur ventre tendue jusqu'aux limites de la bienséance, n'ayant plus cure de rien ni de personne, ils vinrent se rasseoir près du feu rougeoyant et chacun pensait à part soi combien il était agréable de pouvoir veiller si tard et de se sentir si libre et si bien repu. Après qu'ils eurent causé un moment de choses et d'autres, M. Blaireau dit d'un ton cordial :
– Racontez-moi un peu ce qui se passe dans votre partie du monde. Comment va ce vieux Crapaud ?

– Oh, de mal en pis ! répondit M. Rat d'un ton grave, tandis que M. Taupe, perché sur le bras d'une banquette, les pattes en l'air pour les réchauffer au feu, essayait de prendre l'air attristé qui convenait aux propos de son ami. Il a encore eu un accident la semaine dernière, et très sérieux celui-là. Que voulez-vous, il insiste pour conduire lui-même ses voitures alors qu'il en est totalement incapable. Si seulement il acceptait d'employer un animal sérieux, fiable, bien entraîné, qu'il paierait bien en le laissant maître à bord, tout irait le mieux du monde. Mais non ; il est persuadé qu'il a reçu le don de la conduite et qu'il n'a besoin de leçon de personne. Après ça, il ne faut s'étonner de rien.

– Combien en a-t-il eu ? demanda M. Blaireau d'un ton sombre.

– D'accidents ou de voitures ? dit M. Rat. D'ailleurs, pour lui c'est du pareil au même. C'est la septième. Les six autres sont empilées dans sa remise. Il y en a jusqu'au plafond. Rien que des pièces et des débris dont les plus gros sont plus petits que votre chapeau. Voilà ce qu'il en est des six, dans la mesure où l'on peut s'en rendre compte.

– Il a été à l'hôpital trois fois, ajouta M. Taupe, quant aux amendes, je n'ose même pas y penser.

– En effet, reprit M. Rat, et c'est bien cela qui nous donne du souci. Crapaud est riche, c'est entendu, mais il n'est tout de même pas millionnaire. C'est un conducteur exécrationnel, qui n'a cure ni de l'ordre ni de la loi. Tué ou ruiné, voilà le sort qui l'attend, si nous n'intervenons pas, nous autres, ses amis.

M. Blaireau réfléchit un moment puis dit vertement :

– Vous savez pourtant bien que je ne peux rien faire en ce moment.

Ses deux amis acquiescèrent. En vertu des règles de l'étiquette animale, aucune bête n'est tenue d'entreprendre quoi que ce soit de pénible, d'héroïque ou même d'un tant soit peu laborieux durant les mois d'hiver. Sans exception ils hibernent et certains même dorment pour de bon. Le mauvais temps les confine tous plus ou moins chez eux, et chacun se repose de ces journées et de ces nuits de fatigue et d'effort où ils ont sollicité tant et plus le moindre de leurs muscles et chacune de leurs énergies.

– Mais, reprit M. Blaireau, quand l'année aura tourné, que les nuits raccourciront et qu'on commencera à se réveiller avant l'aube avec l'envie de se remuer et de s'activer... vous connaissez bien ce sentiment.

Les deux autres hochèrent gravement la tête. S'ils le connaissaient !

– Alors, poursuivit M. Blaireau, nous, c'est-à-dire vous, moi et notre ami Taupe ici présent, nous irons chapitrer Crapaud et le ramènerons à la raison, de force si nécessaire. Nous lui ferons recouvrer son bon sens. Eh bien, Rat, vous dormez ?

– Moi ? Pas du tout, dit M. Rat en se réveillant en sursaut.

– Ça fait deux ou trois fois qu'il s'endort depuis la fin du dîner, fit remarquer M. Taupe en riant.

Lui-même se sentait parfaitement éveillé et même plein d'entrain, sans d'ailleurs très bien savoir pourquoi. La raison en était tout simplement qu'étant par nature et par habitude un être souterrain il se trouvait tout à son aise dans la maison de M. Blaireau, tandis que pour M. Rat, qui dormait toutes les nuits dans une chambre dont les fenêtres ouvraient sur l'air frais et vivifiant de la rivière, l'atmosphère était naturellement lourde et oppressante.

– Je crois qu'il est grand temps d'aller se coucher, dit M. Blaireau en prenant les bougeoirs. Venez, tous les deux, je vais vous conduire à vos appartements. Et demain matin prenez tout votre temps. Vous déjeunerez à l'heure qui vous plaira.

Il introduisit ses deux visiteurs dans une longue salle qui servait à la fois de chambre à coucher et de grenier. Une grande partie de la pièce était remplie de provisions pour l'hiver. Des pyramides de pommes, de navets, de pommes de terre, des paniers de noix, des jarres de miel ; mais les deux petits lits blancs, à l'autre bout du cellier, avec leurs draps de grosse toile parfumés à la lavande, paraissaient bien tentants. Aussi M. Taupe et M. Rat, se déshabillant promptement, se glissèrent-ils entre les draps avec un merveilleux sentiment de plaisir et de bien-être.

Conformément aux aimables recommandations de M. Blaireau, les deux invités ne descendirent prendre le petit déjeuner que très tard le lendemain matin. Dans la cuisine où flambait un feu clair, ils trouvèrent deux jeunes hérissons assis à table en train de manger de la bouillie d'avoine dans des bols en bois. En les voyant entrer,

SIMPLE PORTRAIT DE BLAIREAU

les deux hérissons posèrent leurs cuillères sur la table, se levèrent et inclinèrent respectueusement la tête.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, dit M. Rat en souriant, et finissez votre bouillie. D’où venez-vous, les jeunots ? Vous vous êtes égarés dans la neige, je suppose.

– Oui, monsieur, c’est tout à fait ça, répondit, avec le même respect, l’aîné des deux hérissons. Moi et mon petit frère Billy, on s’est perdus en allant à l’école parce que maman a insisté pour qu’on y aille malgré le temps, monsieur, et Billy a pris peur et s’est mis à pleurer, parce qu’il est encore petit et qu’il se décourage facilement. Mais par chance nous sommes tombés sur la porte de derrière de M. Blaireau, et nous nous sommes risqués, monsieur, à frapper, parce qu’on sait bien que M. Blaireau a bon cœur...

– Je comprends, dit M. Rat en se coupant quelques grasses tranches de lard pendant que M. Taupe cassait des œufs dans une poêle. Quel temps fait-il dehors ? Et ne me donne pas du « monsieur » à tout bout de champ !

– Oh ! terriblement mauvais, monsieur. Il y a une grosse couche de neige. Aussi ce n’est pas un temps à sortir pour des gens de votre condition.

– Et M. Blaireau, où est-il ? interrogea M. Taupe tout en faisant chauffer le café.

– Le maître de céans est dans son bureau, monsieur, répondit le hérisson, et il a dit comme ça qu’il avait une matinée très chargée et qu’il ne fallait surtout pas le déranger.

Cette explication fut bien comprise de tout le monde. Le fait est que (comme nous l’avons déjà mentionné), quand on mène une vie d’intense activité pendant six mois de l’année, et qu’on hiberne plus ou moins pendant les autres six mois, on ne peut pas durant cette dernière période invoquer continuellement l’envie de dormir quand on a des invités. Cela finirait par devenir fastidieux. Les hôtes de M. Blaireau savaient fort bien qu’après avoir déjeuné copieusement il s’était retiré dans son bureau et s’était confortablement installé dans un fauteuil, les jambes posées sur une chaise devant lui et un large mouchoir à carreaux rouges sur le visage. C’était sa manière à lui d’être « occupé » à cette période de l’année.

La sonnette de la porte d’entrée retentit bruyamment, et M. Rat, qui avait un peu de beurre sur les doigts, envoya Billy voir qui ça pouvait bien être. On entendit alors comme un piétinement dans le vestibule, et bientôt Billy revint, suivi de M. Loutre, qui se jeta au cou de M. Rat en l’étreignant et en criant un salut affectueux.

– Ho ! vous allez m’étouffer, mon vieux ! s’exclama M. Rat, la bouche pleine.

– Je savais bien que je vous trouverais ici tous les deux, dit M. Loutre d’un air joyeux. Toute la berge était en émoi quand je suis arrivé ce matin. Comme on ne vous avait pas vu rentrer hier soir et Taupe non plus, on soupçonnait le pire. Et bien sûr la neige avait effacé toutes vos traces. Comme je sais que chaque fois que quelqu’un

est dans le pétrin on frappe presque toujours à la porte de Blaireau, et sinon qu'il a sûrement eu vent de quelque chose, je suis venu directement à travers la Forêt sauvage et sous la neige. Oh là là ! c'était magnifique de parcourir toute cette étendue de neige alors qu'un soleil tout rouge se montrait entre les troncs noirs des arbres. À mesure qu'on s'enfonçait dans le silence, on entendait de temps en temps des masses de neige dégringoler des branches, et soudain patatras ! on n'avait que le temps de s'écarter pour se mettre à l'abri. Pendant la nuit les flocons avaient creusé des cavernes, fait pousser, comme surgissant de nulle part, des châteaux, des ponts, des terrasses et des remparts. J'aurais pu passer des heures entières à batifoler. Ça et là de grosses branches avaient cédé sous le poids de la neige, des rouges-gorges, tout guillerets, y étaient perchés, sautillant et se pavanant comme s'ils étaient à l'origine de tout cela. Un cortège d'oies sauvages s'égailla très haut dans le ciel gris, une bande de corneilles tourbillonnait au-dessus des arbres, inspectait les environs, sans doute en quête de quelque nourriture, et s'en retournait, l'air dégoûté. Mais il n'y avait toujours personne qui fût capable de me renseigner. J'aperçus à mi-chemin un lapin assis sur une souche en train de débarbouiller sa drôle de frimousse avec ses pattes. Il eut une peur bleue quand, m'étant approché subrepticement de lui par-derrière, je lui posai énergiquement la patte avant sur l'épaule. Je dus même lui donner une ou deux paires de claques avant de pouvoir en tirer quelque chose d'à peu près sensé. À la fin je parvins à savoir que Taupe avait été aperçu hier soir dans la Forêt sauvage par un de ses congénères. Il n'était question, paraît-il, dans les terriers, que des mésaventures de M. Taupe. On se demandait comment lui, l'ami intime de M. Rat, avait pu se fourrer dans un pétrin pareil ; comment il s'était égaré, ce qui amena les « Autres » à se lancer à sa poursuite. Alors je lui dis : « Et il n'y en a aucun parmi vous qui ait fait quelque chose ! On sait que vous n'êtes pas bien malins, mais tout de même, vous êtes des centaines et des centaines, grands, gras et vigoureux, et vos terriers s'étendent dans toutes les directions. Vous auriez pu le recueillir et lui offrir un gîte, ou du moins essayer. – Qui, nous ? me répondit-il. Nous, faire quelque chose, nous, des lapins ! » Je lui flanquai une autre beigne et détaï. Il n'y avait rien d'autre à faire. En tout cas j'avais appris quelque chose, et si j'avais eu la chance de rencontrer un des Autres, j'en aurais sûrement appris plus ou alors c'est lui qui aurait eu de mes nouvelles.

– Quoi ? Vous n'avez pas eu peur du tout ? demanda M. Taupe, qui sentit les frayeurs de la veille revenir.

– Peur ? dit M. Loutre, qui se mit à rire en découvrant deux rangées de dents blanches et acérées. Ce sont eux qui auraient eu la frousse s'ils s'étaient frottés à moi. Ho, Taupe ! soyez gentil, faites-moi griller quelques tranches de lard. J'ai la fringale et j'ai des tas de choses à raconter à Raton. Ça fait des siècles que je ne l'ai pas vu !

M. Taupe coupa aussitôt quelques tranches de jambon, laissant aux hérissons le soin de les faire frire, puis il termina son petit déjeuner tandis que M. Loutre et M. Rat

s'entretenaient ensemble de leur rivière, et leur conversation roulait à n'en plus finir, comme la babillarde rivière elle-même.

M. Loutre avait déjà avalé plusieurs tranches de lard et en réclamait d'autres quand M. Blaireau entra dans la cuisine en bâillant et en se frottant les yeux. Il salua tout le monde à sa manière simple et polie, demandant gentiment des nouvelles à chacun.

– C'est presque l'heure de déjeuner. Restez donc, suggéra-t-il à M. Loutre. Vous devez avoir faim par ce froid.

– Et comment ! dit M. Loutre en lançant un coup d'œil à M. Taupe. Rien qu'à voir ces jeunes hérissons s'empiffrer de jambon grillé, j'ai l'estomac dans les talons.

Les deux hérissons, qui avaient terminé leur porridge depuis longtemps et qui s'étaient donné beaucoup de mal pour lui faire griller le jambon, auraient bien recommencé à manger. Aussi regardèrent-ils M. Blaireau timidement, mais sans toutefois oser rien dire.

– Allons, les gamins, il est temps de rentrer chez vous, dit M. Blaireau. J'enverrai quelqu'un avec vous pour vous montrer le chemin. Vous n'aurez pas besoin de manger aujourd'hui, je vous le promets.

Il leur donna six pence à chacun et une petite tape derrière la tête, et ils s'en allèrent avec force saluts respectueux et en faisant des révérences avec leur casquette.

Les quatre amis purent alors s'installer autour de la table. Tandis que M. Loutre et M. Rat étaient toujours plongés dans l'évocation de leur rivière, sujet dont rien ne pouvait les détourner, M. Taupe, placé à côté de M. Blaireau, saisit l'occasion pour dire à leur hôte combien la maison lui paraissait confortable et combien il se sentait comme chez lui.

– Quand vous êtes sous terre, dit-il, vous savez exactement où vous êtes. Rien ne peut vous arriver ni vous atteindre. Vous êtes seul maître à bord. Vous n'avez besoin de l'avis de personne et vous ne vous souciez pas de ce que pensent les autres. Pendant ce temps-là, sur terre, chacun vaque à ses propres affaires, tout marche très bien sans vous, vous ne vous mêlez de rien. Quand il vous manque quelque chose, vous remontez et vous trouvez tout ce que vous voulez.

M. Blaireau l'avait écouté avec un sourire rayonnant.

– C'est exactement ce que je me dis, répondit-il. On ne trouve ailleurs que sous terre la paix, la sécurité et la tranquillité. Et si l'on se sent à l'étroit et qu'on veuille étendre son territoire, eh bien, il suffit de creuser et de racler et hop, le tour est joué. Si au contraire votre logis vous paraît trop grand, vous n'avez qu'à boucher un trou ou deux, et voilà ! On se passe de constructeurs et de fournisseurs, on n'a pas à subir les remarques désobligeantes des voisins qui regardent par-dessus la clôture, et surtout on se fiche du temps qu'il fait. Prenez Rat, par exemple, à la moindre inondation, il doit prendre ses cliques et ses claques pour aller louer une chambre située au diable vauvert,



inconfortable et horriblement chère. Et Crapaud ? Je ne dirai pas de mal de son château : il n'a pas son pareil dans toute la région. Mais qu'éclate un incendie, hein ? Que se passe-t-il ? Imaginez qu'une tornade arrache la toiture, que les murs se lézardent ou s'écroulent, que les vitres se cassent, hein, que fait Crapaud dans ce cas-là ? Et je ne parle pas des courants d'air, moi, je fuis les courants d'air comme la peste, mais Crapaud, comment s'en arrange-t-il ? Non, croyez-moi, là-haut, en plein air, c'est très bien pour se balader et gagner sa croûte, mais il n'y a que sous terre qu'on se sent vraiment chez soi.

M. Taupe en convint avec enthousiasme et M. Blaireau dès lors se fit très amical envers lui.

– Quand nous aurons fini de manger, poursuivit-il, je vous ferai faire le tour du propriétaire. M'est avis que cela vous plaira. Vous êtes à même d'en apprécier l'architecture domestique.

Après déjeuner donc, alors que les deux autres, installés au coin de la cheminée, avaient entamé une conversation animée sur les anguilles, M. Blaireau alluma une lanterne et fit signe à M. Taupe de le suivre. Après avoir traversé le vestibule, ils s'engagèrent le long d'un grand couloir ; la lueur vacillante de la lanterne éclairait de part et d'autre une enfilade de pièces, les unes pas plus grandes qu'un placard et d'autres presque aussi vastes et imposantes que la salle à manger de M. Crapaud. Un autre passage coupait le couloir à angle droit, et menait à un autre, qui offrait le même spectacle. Tous ces volumes, tout cet espace, toutes ces ramifications, M. Taupe n'en croyait pas ses yeux. Au bout de ces sombres corridors, il y avait, pour les chambres à provisions, des voûtes en maçonnerie avec des piliers, des arches et un dallage.

– Où diable, Blaireau, avez-vous trouvé la force et le temps de construire tout ça ? dit M. Taupe. Je n'en reviens pas, c'est hallucinant.

– Ça le serait certainement, répondit M. Blaireau en toute modestie, si j'avais tout fait, or ma seule contribution en réalité a été de nettoyer des chambres et des corridors au fur et à mesure de mes besoins. Il en reste beaucoup d'autres. Je vois que vous n'avez pas l'air de comprendre. Je m'explique. Il y a très longtemps, à l'endroit où la Forêt sauvage ondoie au vent, avant même qu'elle ait pris racine et commencé à croître pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui, s'étendait une ville – une ville pleine de gens, vous savez. Ici même où nous sommes, des gens vivaient, allaient, venaient, parlaient, dormaient et vaquaient à leurs affaires. Là ils avaient installé leurs écuries et leurs salles de banquet ; ils partaient soit à cheval pour aller se battre, soit en voiture pour aller se livrer à leur négoce. C'étaient des gens riches et puissants et de grands constructeurs. Ils bâtissaient solidement, car ils s'imaginaient que leur cité durerait à jamais.

– Que sont-ils devenus ?

– On n'en sait rien. Des gens viennent, s'installent quelque temps, prospèrent, bâtissent et puis s'en vont. C'est comme ça. Mais nous, nous restons. Il paraît qu'il y avait des blaireaux ici, bien avant la fondation de cette cité. Et nous, nous y sommes toujours. Nous sommes une race endurente, il nous arrive de nous éloigner un peu, mais nous attendons patiemment notre heure et puis nous revenons. Et il en sera toujours ainsi.

– Et après le départ de ces gens ?

– Les vents vigoureux et les pluies persistantes se chargèrent, lentement mais de manière continue, de tout transformer, année après année. Peut-être que nous autres, blaireaux, y avons contribué à notre façon. Qui sait ? Cela se dégrada peu à peu jusqu'à ce que tout fût en ruine, puis les ruines elles-mêmes disparurent. Ensuite la tendance se renversa, tout se remit à croître. Les graines se changèrent en arbrisseaux et les arbrisseaux devinrent des arbres, les arbres formèrent une forêt, et les ronces et les fougères rampantes envahirent tout. Le sol se couvrit de terreau ; pendant les crues d'hiver, les ruisseaux charrièrent du limon pour boucher et colmater les trous, et notre logis se reconstitua petit à petit, et nous nous y installâmes. Au-dessus de nous, à la surface, le même phénomène se produisit. Des animaux arrivèrent, trouvèrent l'endroit à leur goût, s'y fixèrent et se multiplièrent. Ils ne se souciaient pas du passé ; d'une manière générale, ils ne s'en soucient jamais, ils sont bien trop occupés. Le sol était, naturellement, bosselé et plein de trous, mais ils surent en tirer parti. Ils ne se préoccupèrent pas davantage de l'avenir – je veux dire d'un avenir où des gens pourraient revenir –, pour un temps du moins. La Forêt sauvage est très peuplée à présent. Il y a de tout, des bons, des mauvais, et ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre. Je ne cite personne. Il faut de tout pour faire un monde. Mais j'ai idée que vous devez en avoir rencontré.

– Ah, ne m'en parlez pas ! dit M. Taupe avec un léger frisson.

– Ma foi, dit M. Blaireau en lui tapotant doucement l'épaule, vous en êtes à votre première expérience en ce domaine. Ils ne sont pas tous si méchants que ça. Il faut vivre et laisser vivre. Mais demain je ferai passer le mot et vous n'aurez plus rien à craindre d'eux. Les amis de Blaireau peuvent aller où bon leur semble dans ce pays, sinon, gare !

Quand ils regagnèrent la cuisine, ils trouvèrent M. Rat qui l'arpentait en tous sens d'un air agité. Cette atmosphère souterraine l'étouffait et lui tapait sur les nerfs ; c'était comme s'il avait peur que la rivière ne se mît à jouer les filles de l'air s'il n'était pas là pour la surveiller. Il avait donc enfilé son pardessus et glissé ses pistolets dans sa ceinture.

– Allons, Taupe, partons, dit-il dès qu'il les aperçut. Il faut décamper tant qu'il fait jour, je ne tiens pas à passer une seconde nuit dans la Forêt sauvage.

– Ne vous en faites pas, mon bon ami, dit M. Loutre, je vous accompagne. Je pourrais

traverser la Forêt sauvage les yeux fermés, car j'en connais les moindres sentiers, et s'il y a de la bagarre, je n'irai pas de main morte, comptez sur moi.

– Ne vous mettez pas martel en tête, Raton, ajouta placidement M. Blaireau. Mes corridors vont encore plus loin que vous ne pensez et j'ai mes sorties privées jusqu'à la lisière du bois, mais je ne tiens pas à ce que tout le monde le sache. Si vous tenez absolument à partir, vous n'aurez qu'à prendre un de mes raccourcis. En attendant, rasseyez-vous et détendez-vous.

Mais comme M. Rat paraissait tellement pressé de retrouver sa chère rivière, M. Blaireau ralluma sa lanterne et les conduisit le long d'un tunnel humide et sans air, taillé à même le roc et en partie voûté, qui serpentait et descendait en pente ; ils le suivirent sur une distance qui leur parut interminable. Ils virent enfin le jour poindre à travers un entrelacs de branchages surplombant l'ouverture du passage. M. Blaireau prit alors rapidement congé d'eux et les poussa dehors ; puis, après avoir redonné un aspect naturel au paysage en réarrangeant les feuilles mortes, les plantes grimpantes et les broussailles, il rebroussa chemin. Nos trois compères se retrouvèrent à la lisière même de la forêt. Derrière eux, ce n'était qu'un amas confus de rochers, de ronces et de racines d'arbres ; devant s'étendaient des champs paisibles entourés de haies dont l'ombre se dessinait sur la neige ; un peu plus loin, leur bonne vieille rivière miroitait ; le soleil hivernal, à son déclin, rougeoyait à l'horizon.

M. Loutre, qui connaissait tous les sentiers, servait de guide à ses amis ; ils se dirigeaient en ligne droite vers une barrière éloignée. S'étant arrêtés pour regarder derrière eux, ils virent la masse énorme, luxuriante, menaçante, touffue de la forêt, qui se dressait, lugubre, au milieu de toute cette blancheur ; d'un même mouvement, ils se retournèrent et pressèrent le pas, pensant au logis qui les attendait, au feu de cheminée qui jetait ses flammes sur les objets familiers, au joyeux babillage de la rivière qui passait sous leurs fenêtres, de cette rivière qu'ils connaissaient si bien et en qui ils avaient toute confiance, car jamais elle ne leur avait réservé de vilaines surprises. Tout en marchant d'un bon pas, M. Taupe se réjouissait déjà à la perspective de se retrouver au milieu des choses qu'il aimait. Il lui apparut alors comme une évidence qu'il était né pour vivre dans les champs labourés et dans les haies, qu'il tenait à ses sillons, à ses pâturages fréquentés, à son potager cultivé, à son sentier où il lambinait le soir venu. À d'autres les rigueurs, les épreuves, les violences et les rudesses de la nature ! Lui, il lui fallait être raisonnable ; s'en tenir à ces charmants coins qui lui étaient dévolus et qui, à leur manière, relataient assez d'aventures pour une vie entière.

Chapitre V



M. CRAPAUD

C'ÉTAIT UNE RADIEUSE MATINÉE AU DÉBUT DE L'ÉTÉ : la rivière avait regagné son lit et repris sa course habituelle ; un soleil ardent semblait tirer à lui, comme avec des fils, tout ce qui verdoyait, tous les buissons et les épineux. M. Rat et M. Taupe s'étaient levés à l'aube ; la saison de canotage allait bientôt commencer, et ils avaient du pain sur la planche. Il fallait repeindre, revernir, réparer les rames, recoudre les coussins, chercher les gaffes perdues, et ainsi de suite. Ils finissaient leur petit déjeuner tout en dressant leurs plans pour la journée quand un coup violent retentit à la porte.

– Oh, quelle barbe ! s'exclama M. Rat, des restes d'œuf plein les babines. Soyez gentil, Taupe, allez donc voir, puisque vous avez terminé.

M. Taupe alla ouvrir et poussa un cri de surprise. Puis, ouvrant toute grande la porte du salon, il annonça d'un ton solennel : « M. Blaireau ! »

C'était une surprise de taille, en effet, car M. Blaireau n'avait pas l'habitude de rendre des visites. Si l'on avait grande envie de le voir, il fallait aller le surprendre soit de bonne heure le matin quand il se faufilait sans bruit le long d'une haie, soit très tard le soir ; sinon, il ne restait qu'à aller le traquer jusque dans sa propre maison au milieu des bois, ce qui n'était pas une mince affaire.

M. Blaireau pénétra d'un pas pesant dans la pièce et considéra ses hôtes d'un air extrêmement grave. M. Rat laissa tomber sa petite cuillère sur la nappe et le regarda bouche bée.

– L'heure a sonné, déclara M. Blaireau d'un ton solennel.

– Quelle heure ? demanda M. Rat d'un air inquiet, en jetant un coup d'œil à la pendule.

– « L'heure de qui ? » devriez-vous plutôt dire, répondit M. Blaireau. Mais l'heure de Crapaud, pardi ! L'heure de Crapaud ! J'ai dit que je le prendrais en main dès que l'hiver serait fini, et je m'en vais le faire aujourd'hui.

– L'heure de Crapaud, bien sûr ! s'écria M. Taupe d'un air ravi. Mais oui, je m'en souviens très bien. Nous allons lui mettre un peu de plomb dans la cervelle.

– Ce matin même, reprit M. Blaireau en s'asseyant dans un fauteuil. J'ai appris hier soir de source sûre qu'une nouvelle voiture d'une puissance exceptionnelle doit arriver sous peu au château de Crapaud. Au moment où je vous parle, Crapaud doit s'apprêter à s'affubler de ces habits qu'il affectionne tant et qui font d'un animal pas trop mal fichu comme lui un objet dont la vue provoquerait chez tout passant normalement constitué une attaque d'apoplexie. Il nous faut intervenir, pendant qu'il en est encore temps. Vous allez m'accompagner immédiatement au manoir de M. Crapaud afin d'y accomplir notre mission de sauvetage.

– Bravo, ça, c'est parler, s'écria M. Rat en se levant. Nous allons sauver ce malheureux. Nous le persuaderons. Ce sera le crapaud le mieux converti qui ait jamais existé.

Bien décidés à faire leur bonne action, ils se mirent donc en route, M. Blaireau en tête. Quand des animaux voyagent ensemble, ils ne s'éparpillent pas au milieu de la route, mais marchent de façon rationnelle, l'un derrière l'autre, de manière à pouvoir se porter secours en cas d'alerte ou de brusque danger. Arrivés au manoir, ils trouvèrent devant la porte, ainsi que M. Blaireau l'avait annoncé, une automobile de taille imposante, toute rutilante (le rouge étant la couleur préférée de M. Crapaud). Comme ils approchaient, le portail s'ouvrit tout grand, et M. Crapaud, portant des lunettes, des guêtres et un ample pardessus, s'avança en se rengorgeant et en tirant sur ses gants.

– Bien le bonjour, mes amis ! s'écria-t-il gaiement en les apercevant. Vous arrivez juste à temps pour faire avec moi une jolie... une jolie...

Mais son assurance vacilla et sa cordialité s'évanouit quand il remarqua le regard sévère que lui jetaient ses silencieux amis. Il laissa en suspens sa phrase.

M. Blaireau gravit quatre à quatre le perron en disant à ses compagnons : « Conduisez-le à l'intérieur ! » Malgré ses protestations et sa vive résistance, M. Crapaud fut poussé dans la maison. M. Blaireau lança alors au chauffeur :

– Nous n'aurons plus besoin de vos services aujourd'hui. M. Crapaud a changé d'avis. Il ne se servira pas de la voiture. Il ne reviendra pas là-dessus. Vous pouvez partir.

Puis il suivit les autres à l'intérieur et referma la porte derrière lui.

– Et maintenant, dit-il à M. Crapaud, enlevez donc cet accoutrement !

– Oh que non ! répliqua M. Crapaud avec véhémence. J'exige qu'on m'explique sur-le-champ le pourquoi de ce grossier outrage.



– Ôtez-lui ses vêtements, fit M. Blaireau, laconique.

Ils durent allonger par terre M. Crapaud, qui leur flanquait des coups de pied et les traitait de tous les noms, pour pouvoir s’acquitter de leur tâche. M. Rat s’assit alors sur lui et M. Taupe le dépouilla de sa tenue, puis on le redressa. Privé de sa belle panoplie, M. Crapaud avait du coup cessé de faire de l’esbroufe. Dès lors qu’il était redevenu un simple crapaud, de « Terreur de la route » qu’il était, il ricanait bêtement, jetant sur ses amis un regard implorant : il se rendait bien compte du ridicule de la situation.

– Vous saviez bien que cela devait arriver tôt ou tard, Crapaud, sermonna M. Blaireau. Nous vous avons averti et vous en avez fait peu de cas. Vous avez persisté dans le gaspillage de la fortune que vous avez reçue de votre père, vous êtes en train de nous déconsidérer aux yeux de toute la région, en conduisant à tombeau ouvert, en provoquant des accidents et en vous querellant avec la police. L’indépendance, c’est bien beau, mais nous autres, animaux, nous ne tolérons pas que l’un des nôtres dépasse les limites permises quand il se tourne en ridicule – or vous avez dépassé ces limites. Mais bon, vous êtes un brave type et je ne veux pas me montrer trop dur. Je vais tenter, encore une fois, de vous ramener à la raison. Accompagnez-moi dans le fumoir et, là, je vous dirai vos quatre vérités. Et nous verrons si vous en sortirez transformé.

Sur ce, il saisit M. Crapaud par le bras, le conduisit au fumoir et referma la porte derrière eux.

– Ce n’est pas comme cela qu’il faut s’y prendre, dit M. Rat d’un air un tantinet dédaigneux. Ce n’est pas en chapitrant Crapaud qu’on arrivera à le corriger. Il dira tout ce qu’on voudra bien lui faire dire.

Ils s’installèrent confortablement dans des fauteuils et attendirent patiemment. À travers la porte close ils entendaient la voix au débit monotone de M. Blaireau, qui parlait comme un orateur, élevant et baissant le ton tour à tour.

Au bout d’un moment, le sermon fut entrecoupé de longs sanglots arrachés à la poitrine de M. Crapaud, être au cœur tendre et affectueux, de qui l’on pouvait aisément obtenir qu’il tournât casaque.

Trois quarts d’heure après, la porte s’ouvrit, M. Blaireau réapparut, tenant par la patte un M. Crapaud flasque et abattu. Sa peau pendait en plis bouffis, ses jambes vacillaient, et ses joues étaient creusées par les larmes que lui avait tirées l’émouvante harangue de M. Blaireau.

– Asseyez-vous, Crapaud, dit M. Blaireau en lui désignant une chaise. Mes amis, j’ai le plaisir de vous annoncer que Crapaud est venu à résipiscence. Il regrette sincèrement son manque de discernement et sa conduite passée. Il m’a assuré solennellement qu’il avait renoncé pour toujours aux automobiles.

– Voilà une excellente nouvelle, dit M. Taupe d’un air pénétré.

– Excellente nouvelle, en effet, fit observer M. Rat d’un ton dubitatif, pourvu que... pourvu que...

Comme il prononçait ces mots sans cesser d’observer attentivement M. Crapaud, il crut percevoir dans l’œil humide de l’animal quelque chose qui ressemblait vaguement à un clignement malicieux.

– Il ne reste plus qu’une chose à faire, reprit M. Blaireau, pleinement content de lui. Crapaud, je vous demande en toute solennité de répéter devant nos amis ce que vous avez pleinement reconnu en ma présence dans le fumoir il y a un instant. En premier lieu que vous regrettez ce que vous avez fait, et que vous comprenez la folie de tout cela...

Il y eut un long silence. M. Crapaud regardait désespérément de tous côtés, tandis que les autres attendaient, graves et silencieux. Enfin il parla.

– Eh bien non ! lança-t-il d’un air buté et avec la dernière énergie, je ne regrette rien du tout. Et ce n’était pas de la folie, non plus. C’était du panache !

– Comment ? s’écria M. Blaireau au comble de l’indignation. Espèce d’apostat ! Ne venez-vous pas de me dire il y a un instant dans le fumoir...

– Là-dedans, peut-être, fit M. Crapaud, excédé. J’aurais dit n’importe quoi là-dedans. Vous êtes si éloquent, mon bon Blaireau, vous touchez si bien la corde sensible, vous savez si bien convaincre et vous avancez vos pions avec tant d’assurance que vous pouvez user de moi comme bon vous semble, et vous ne l’ignorez pas. Mais depuis lors, je me suis creusé la tête et j’ai tout reconsidéré. Et le résultat est que je ne suis pas le moins du monde désolé ni contrit. Alors, pourquoi irais-je prétendre que je le suis ?

– Vous vous refusez donc à promettre de ne plus jamais toucher une auto ?

– Certainement. Au contraire, je promets solennellement qu’à la première auto que je vois je saute dedans, et pfuit...

– Ne vous l’avais-je pas dit ? fit observer M. Rat en se tournant vers M. Taupe.

– Très bien, dit M. Blaireau en se levant. Puisque vous ne voulez pas céder à la persuasion, nous allons user de la force. Mes craintes étaient fondées. Vous nous avez souvent invités tous les trois à venir passer quelques jours ici avec vous, Crapaud, dans votre magnifique demeure ; eh bien soit, nous restons jusqu’à ce que nous vous ayons amené à un point de vue plus juste. Vous deux, conduisez-le dans sa chambre à coucher et enfermez-le à clef. Ensuite nous prendrons des dispositions.

– C’est pour votre bien, je vous assure, dit M. Rat gentiment en tirant M. Crapaud, qui se débattait comme un beau diable, pour lui faire grimper l’escalier, aidé tant bien que mal par M. Taupe. Nous pourrions nous amuser comme avant, pensez-y, dès que cette fureur vous lâchera.

– Nous nous occuperons de vos affaires jusqu’à ce que vous soyez rétabli, Crapaud, dit M. Taupe, et nous veillerons à ne pas gaspiller votre argent comme vous l’avez fait

depuis quelque temps.

– Vous n’aurez plus à craindre ces incidents regrettables avec la police, dit M. Rat, tandis qu’ils le poussaient dans la chambre.

– Et vous ne passerez plus votre temps à l’hôpital, où des bonnes femmes vous donnent des ordres, ajouta M. Taupe en refermant sur lui la porte à clef.

Ils descendirent tous deux, tandis que M. Crapaud les abreuvait d’injures à travers le trou de la serrure. Les trois compères se réunirent au salon pour faire le point sur la situation.

– Cela ne va pas aller comme sur des roulettes, tout cela, dit M. Rat en soupirant. Je n’ai jamais vu Crapaud si déterminé. Mais nous aussi, nous saurons nous montrer résolus. Il faudra toujours garder l’œil sur lui. Nous nous relaierons à son chevet jusqu’à ce que sa tête soit purgée de ce poison.

Ils exercèrent leur surveillance comme convenu, chacun couchant à tour de rôle dans la chambre de M. Crapaud, et ils se partagèrent les heures de garde durant la journée. M. Crapaud se montra d’abord insupportable pour ses gardiens. Quand ses crises le prenaient, il utilisait les chaises de la chambre comme si ç’avait été des automobiles. Il se tenait accroupi sur la première chaise, penché en avant, le regard fixe, et poussait des cris abominables. Puis, au point culminant de la crise, il se livrait à un saut périlleux et se retrouvait étendu de tout son long au milieu des meubles cassés, l’air parfaitement satisfait. Au fil des jours, les crises devinrent toutefois moins fréquentes, tandis que ses amis faisaient de leur mieux pour le divertir. Mais il ne s’intéressait à rien et il sombra peu à peu dans une sorte de dépression.

Un beau matin, M. Rat, dont c’était le tour de garde, monta relever M. Blaireau qui avait hâte de se dégourdir les pattes et d’aller fureter dans ses terriers et ses tunnels favoris.

– Crapaud est encore couché, dit-il à M. Rat. Je ne peux rien tirer de lui pour le moment. Il demande qu’on le laisse tranquille. Il n’a besoin de rien. Peut-être qu’il ira mieux tout à l’heure, que le temps fera son œuvre. Il ne faut pas se ronger les sangs à son sujet. Mais gare ! c’est quand Crapaud est tranquille et qu’on lui donnerait le bon Dieu sans confession qu’il faut s’en méfier le plus : il y a anguille sous roche. Je le connais bien. Et maintenant, il faut que je m’en aille.

– Comment allez-vous aujourd’hui, mon vieux ? demanda M. Rat en s’approchant du lit de M. Crapaud.

Il dut attendre quelques minutes avant d’obtenir une réponse.

– Ça va, je vous remercie, mon cher Raton, dit une voix faible. C’est gentil de votre part de prendre de mes nouvelles. Mais dites-moi d’abord comment vous vous portez, vous et cet excellent Taupe.

– Oh, nous allons très bien ! répondit M. Rat. Taupe, ajouta-t-il imprudemment, est parti faire un tour avec Blaireau. Ils ne rentreront pas avant le déjeuner, nous aurons donc la matinée pour nous deux et je ferai de mon mieux pour vous changer les idées. Allons, « du nerf », ne restez pas couché à broyer du noir alors qu’il fait si beau.

– Cher Raton, murmura M. Crapaud, comme vous êtes loin de vous rendre compte de mon état. Du nerf, que vous dites. Si seulement j’en avais ! Mais ne vous faites pas de souci à mon sujet. J’ai horreur d’être un fardeau pour mes amis, et je ne le serai d’ailleurs plus pour très longtemps. Du moins, je l’espère.

– Moi aussi, dit M. Rat. Votre état nous a assez turlupinés, et je suis fort aise d’apprendre que cela va avoir une fin. Il fait un temps splendide, la saison de canotage vient juste de commencer. Ce n’est pas bien de votre part. Veiller sur vous ne nous embête pas, mais vous nous faites manquer tant de choses.

– Oh si, j’ai idée que cela vous embête ! C’est naturel et compréhensible, répondit M. Crapaud d’une voix traînante. Vous en avez assez de vous occuper sur moi. Je ne dois plus rien vous demander. Quelle plaie je suis !

– Puisque vous le dites. Mais si vous voulez vous montrer raisonnable, je remuerai ciel et terre pour vous.

– Si seulement je pouvais vous croire, Raton, murmura M. Crapaud d’une voix à peine audible, je vous demanderais, probablement pour la dernière fois, de faire un saut jusqu’au village – il est déjà peut-être trop tard – pour me ramener le médecin. Mais ne vous dérangez pas. C’est trop vous demander. On peut aussi bien laisser les choses suivre leur cours.

– Mais pourquoi voudriez-vous un docteur ? demanda M. Rat en s’approchant du lit pour l’examiner.

M. Crapaud était étendu immobile, sa voix n’était plus qu’un souffle et sa physionomie était considérablement altérée.

– Vous avez sûrement remarqué depuis quelque temps... murmura M. Crapaud. Mais pourquoi vous seriez-vous donné cette peine ? Demain vous vous direz peut-être : si seulement j’avais su, si seulement j’avais fait quelque chose. Mais non, je ne veux pas vous tracasser davantage. Oubliez ce que je vous ai demandé.

– Écoutez, mon vieux, fit M. Rat, qui commençait à s’inquiéter pour de bon, bien entendu, j’irai chercher un médecin si vous croyez que c’est nécessaire. Mais vous n’êtes pas mal au point d’en avoir besoin. Parlons plutôt d’autre chose.

– Mon cher ami, dit M. Crapaud avec un sourire attristé, je crains que les palabres, et même les médecins, ne puissent grand-chose dans ce cas précis. Cependant il ne faut rien négliger. À propos, quand vous serez au village – je suis fâché de vous causer tous ces embêtements –, vous trouverez en chemin l’étude du notaire. Cela vous ennuerait-il de lui demander de monter jusqu’ici ? Vous me rendriez service. Il y a des moments – peut-être devrais-je dire un moment – où il faut regarder en

face ses pénibles devoirs, dût-il en coûter à un organisme épuisé.

« Un notaire ! Mon Dieu, comme il doit être bien bas », se dit M. Rat, qui commençait cette fois à craindre le pire, tandis qu'il se précipitait hors de la chambre, non sans avoir pris soin de bien fermer la porte à clef. Une fois sur le palier, il s'arrêta pour réfléchir. Les deux autres étaient sortis, et il n'avait personne à qui demander conseil.

« Il vaut mieux ne pas commettre d'imprudences... pensa-t-il. Ce n'est pas la première fois que Crapaud se croit à la dernière extrémité sans la moindre raison, mais il n'avait encore jamais demandé un notaire. S'il n'a rien de grave, le docteur lui dira qu'il est un malade imaginaire et lui remontera le moral, ce sera toujours ça de pris. Bah, autant se plier à ses caprices, cela ne me prendra pas longtemps. »

Et il courut au village, pressé d'accomplir sa bonne action. Dès qu'il eut entendu tourner la clef dans la serrure, M. Crapaud sauta du lit sans faire de bruit, et, s'approchant de la fenêtre, il vit son ami disparaître le long de l'allée. Après avoir ri de bon cœur et choisi le costume le plus élégant sur lequel il pût mettre la main, il s'habilla à la hâte et remplit ses poches avec l'argent pris dans un petit tiroir de la table de toilette. Il noua ensuite ensemble les extrémités des draps de son lit et attacha la corde ainsi obtenue au meneau central de la fenêtre Tudor qui formait le plus bel ornement de sa chambre ; il sortit à quatre pattes, se laissa glisser lentement jusqu'à terre, puis, prenant une direction opposée à celle de M. Rat, il s'éloigna d'un pas léger en sifflant un air joyeux.

Quand M. Blaireau et M. Taupe revinrent à l'heure du déjeuner, ils trouvèrent à table un M. Rat qui dut leur conter sa piteuse et peu vraisemblable aventure. Passons sur les remarques caustiques, pour ne pas dire mordantes, de M. Blaireau, mais ce qui mortifia M. Rat fut de s'entendre dire par M. Taupe, qui jusqu'ici avait presque toujours pris son parti :

– Vous avez été le dindon de la farce. Et c'est Crapaud, par-dessus le marché, qui vous a eu.

– Mais c'est qu'il avait bien préparé son coup ! fit M. Rat, tout déconfit.

– Et vous vous êtes laissé avoir !... répliqua M. Blaireau.

Enfin, le mal est fait, inutile d'épiloguer. Une chose est sûre, il a pris la poudre d'escampette. Le pire, c'est qu'il va être si fier de nous avoir roulés qu'il est capable de faire encore des siennes. Nous pouvons seulement nous féliciter d'être libres à présent. Plus besoin de perdre un temps précieux à monter la garde. Mais pour le moment, ne quittons pas le manoir. Car il faut s'attendre à ce qu'on nous ramène Crapaud allongé sur une civière ou encadré par deux gendarmes.

Ainsi parlait M. Blaireau, ignorant ce que l'avenir leur réservait et ne sachant pas davantage combien d'eau – et quelle eau trouble ! – coulerait sous les ponts avant que M. Crapaud eût regagné le château de ses ancêtres.



Pendant ce temps, l'évadé marchait, gai et insouciant, le long de la grand-route. Il avait d'abord suivi des sentiers écartés, traversé bien des champs et changé plusieurs fois de direction pour tromper ses poursuivants. Maintenant qu'il se sentait hors d'atteinte, que le soleil dardait ses rayons sur lui, et que toute la nature se mettait à son diapason pour chanter ses louanges, il était si content de lui qu'il en dansait presque.

« Un bon tour que je lui ai joué là ! songeait-il en gloussant de plaisir. L'intelligence pure contre la force brute, comme de juste, c'est le plus intelligent qui emporte le morceau. Pauvre vieux Raton ! Blaireau va lui passer un de ces savons à son retour ! Un bon bougre, ce Raton, plein de qualités, mais pas très futé, et quel manque d'éducation ! Je le prendrai en main un de ces jours, pour voir si l'on peut l'amender. »

Il cheminait ainsi, la tête haute, remplie de pensées flatteuses pour lui-même. Il arriva à l'entrée d'une petite ville. Dans la rue principale, une auberge à l'enseigne du Lion rouge lui rappela qu'il n'avait pas pris de petit déjeuner. Et sa longue marche l'avait creusé. Il entra d'un pas décidé dans l'auberge, commanda le meilleur repas possible dans un aussi bref délai et s'installa dans la salle à manger.

Il en était au milieu de son repas quand un bruit – ô combien familier ! – venant de la rue le fit tressaillir, et il se mit à trembler de tous ses membres. Le « pou-pou » se rapprochait de plus en plus. On entendit la voiture entrer dans la cour de l'auberge avant de s'arrêter. M. Crapaud dut alors se cramponner au pied de la table pour tenter de maîtriser son émotion. Une bande de joyeux et volubiles voyageurs, échangeant des impressions sur leurs expériences de la matinée et vantant les mérites de la voiture qui ne les avait pas déçus tout au long du chemin, pénétra dans la salle pour s'y restaurer. M. Crapaud, tout ouïe, épia leur conversation. Enfin, n'y tenant plus, il sortit, régla sa note au bar et, sitôt dehors, il alla flâner dans la cour.

« Il n'y a pas de mal à y jeter un coup d'œil », se dit-il.

La voiture était là au milieu de la cour, sans personne pour la garder, les garçons d'écurie et autres badauds étant en train de dîner. M. Crapaud en fit lentement le tour, inspectant, critiquant, méditant.

« Je me demande, s'interrogea-t-il au bout d'un moment, je me demande si ce genre de voiture démarre facilement. »

L'instant d'après, il se retrouvait, sans trop savoir comment, la manivelle en main. La voiture vrombit. La vieille passion de M. Crapaud n'avait attendu que ce moment pour reprendre entièrement possession de lui. La suite, il la vécut comme dans un rêve. Il s'assit au volant, tira le levier de vitesse, fit virer la voiture et franchit le portail. Il semblait avoir perdu, pour l'heure, toute notion du bien et du mal. Aucune crainte des conséquences ne semblait l'effleurer. Il accéléra. À mesure que la voiture dévorait l'espace, filant comme une flèche à travers la campagne, il n'était plus conscient que

d'une seule chose : il était redevenu lui-même, le Crapaud qui était à son meilleur, Crapaud la Terreur, le fléau de la circulation, le seigneur des routes solitaires, à qui il fallait céder le passage sous peine d'être pulvérisé. Il roulait à une allure infernale en chantant, et la voiture lui répondait de son bourdonnement monotone. Le pied au plancher, il avalait des miles – pour se diriger vers où ? il l'ignorait, n'écoulant que son instinct, jouissant du moment présent, n'ayant cure de ce qui pouvait lui arriver.

– Selon moi, déclara d'un air ravi le président du tribunal, la seule difficulté qui se présente à nous dans cette affaire, par ailleurs très claire, c'est d'infliger une condamnation assez sévère à cet incorrigible filou, à ce bandit invétéré que vous voyez là, tapi au fond du banc des accusés. Voyons les faits. Permettez-moi de récapituler ses infractions. Premièrement, il a été reconnu coupable d'avoir volé une voiture de luxe ; deuxièmement, d'avoir été, au volant de celle-ci, un vrai danger public ; et, troisièmement, d'avoir insulté les représentants de la force publique dans l'exercice de leurs fonctions. Monsieur le greffier, voulez-vous bien nous dire quelle est la peine la plus sévère qu'entraîne chacun de ces délits, sans tenir compte bien sûr d'éventuelles circonstances atténuantes, vu qu'il n'y en a pas.

Le greffier se gratta le bout du nez avec son porte-plume et dit :

– Certains considéreraient, à raison, que le vol de l'auto est la plus grande offense. Mais faire l'insolent avec la police mérite assurément la sanction la plus lourde. Disons : douze mois pour le vol, ce qui est une peine légère ; et trois ans pour l'infraction au code de la route, ce qui est peu ; quinze ans pour l'insulte à l'agent de la force publique, laquelle dut être particulièrement grossière, à en juger par les dépositions des témoins, même si nous n'accordons foi qu'à la dixième partie de ce que nous avons entendu (et en ce qui me concerne, je m'en tiens toujours à ce pourcentage), cela nous donne un total de dix-neuf ans...

– Voilà qui est bien calculé, dit le président du tribunal.

– Nous pouvons arrondir à vingt ans, conclut le greffier.

– Excellente suggestion, approuva le président. Accusé, levez-vous. Pour cette fois nous vous condamnons à une peine de vingt ans. Mais souvenez-vous que si vous deviez comparaître à nouveau devant nous pour quelque délit que ce soit, nous ferions preuve de la plus extrême sévérité.

Les représentants de la loi se saisirent ensuite sans ménagement du malheureux M. Crapaud, lui mirent les chaînes et l'entraînèrent hors du tribunal malgré ses cris, ses supplications et ses protestations. Il traversa la place du marché, où la populace, toujours indulgente pour l'accusé présumé innocent, mais capable de se révéler impitoyable quand il est reconnu coupable, lui jeta des carottes, l'assaillant de moqueries et de lazzi ; devant l'école il essuya les huées des enfants, dont les innocentes frimousses s'illuminaient de plaisir à voir passer quelqu'un dans le

pétrin ; il franchit le pont-levis, passa sous la herse hérissée de pointes, sous la voûte sévère du vieux château fort aux tours altières ; il longea les salles de garde remplies de soldats désœuvrés et ricanants, de sentinelles sarcastiques qui toussotaient d'une manière affreuse (car c'est là tout ce que peut se permettre une sentinelle en faction pour montrer son mépris et son horreur du crime) ; il grimpa des escaliers en colimaçon aux marches usées par le temps et flanqués d'hommes d'armes casqués et cuirassés qui lui jetaient des regards menaçants par la fente de leurs visières ; il traversa des cours où des mâtins, tirant sur leurs chaînes et dressés sur leurs pattes de derrière, étaient prêts à bondir sur lui ; il passa devant de vieux gardiens, leur hallebarde appuyée contre le mur, qui somnolaient devant un pâté et une chope de bière ; il laissa derrière lui la chambre des supplices, avec son chevalet de torture et l'instrument qui servait à broyer les pouces, suivit le couloir qui menait à la salle d'exécution, pour se retrouver finalement devant la porte du donjon le plus sombre, situé au cœur de la partie la plus secrète de la forteresse. C'est là, devant un vieux geôlier qui jouait avec un trousseau de grosses clefs, que prit fin sa marche.

– Saperlipopette ! s'écria le sergent de police en ôtant son casque pour s'éponger le front. Réveille-toi, vieux fainéant, et débarrasse-nous de ce vil Crapaud, un criminel de la pire espèce, qui n'est jamais à bout de ressources et qui est rusé comme pas un. Tu auras besoin de toute ta vigilance pour le surveiller. Prends garde à lui, vieille barbe, car si jamais quelque chose de fâcheux arrivait, il t'en coûterait ta vieille tête. Et que le choléra vous emporte tous les deux !

Le geôlier, la mine sombre, hocha la tête et posa une main décharnée sur l'épaule du malheureux M. Crapaud. La clef rouillée grinça dans la serrure et la porte de sa cellule se referma lourdement derrière eux. M. Crapaud se trouvait prisonnier du donjon le plus secret de la prison la mieux gardée de la forteresse la plus imprenable qu'on pût trouver dans toute la Joyeuse Angleterre.

